

Par Pasteur Raymond Teachout

www.ebbmatoury.fr

La Parole de Dieu est vraiment clé à l'oeuvre missionnaire.

La Parole de Dieu est le commencement, la cause des missions.

C'est la Parole de Dieu qui nous commande d'aller.

La Parole de Dieu est le but, la fin des missions.

Ce qui va la compléter. Pourquoi? On va pour donner la Parole de Dieu, la transmettre. Et la tâche complète ne sera complète que quand on aura enseigné tout ce que Christ a prescrit, toute la Parole de Dieu, et que d'autres soient allés encore plus loin à leur tour.

Alors, qu'aujourd'hui puisse être un jour où l'on va être ravivé dans notre amour pour la Parole de Dieu, de la croire et de l'observer, d'ici jusque là, pour que le monde entier puisse l'avoir.

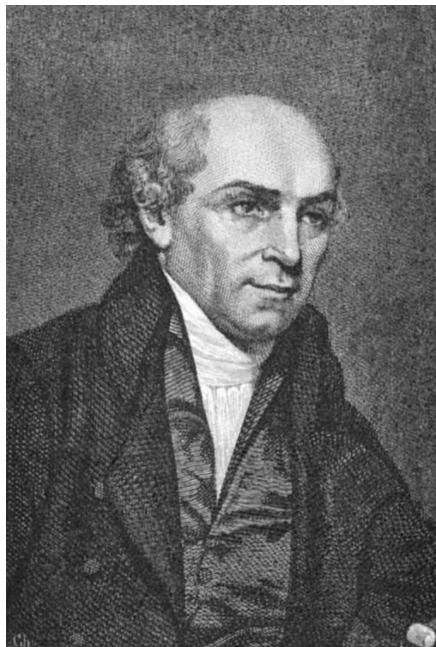
Nous allons voir quatre présentations de ce que ça a pris pour que la Parole aille d'ici jusque là. Quatre présentations biographiques sur des personnes qui ont répondu à l'appel et qui sont allées pour amener la Parole de Dieu à ceux qui ne l'avaient jamais encore reçue.

William Carey, p. 2

Adoniram Judson, p. 25

Zinzendorf et les frères Moraves, p. 43

C.T. Studd, p. 53



WILLIAM CAREY
1761-1834

**Oh, la Parole pour le monde, oui, la Parole de Dieu.
Oh, qui ira jusqu'au bout du monde, pour la Parole de Dieu?**

Introduction (par F.W. Boreham)

Le soleil dans sa course commence à jeter des ombres allongées sur les douces collines et vallons de cette pittoresque campagne. Des vaches, paisiblement couchées et ruminant d'une façon rêvasseur dans les pâtures tranquilles de cette région du Northamptonshire, sont soudainement perturbées par le son de pas venant du chemin. Quelques-unes d'entre elles se lèvent en protestation et regardent l'étrange personnage qui ose briser si rudement leur indolence de fin d'après-midi. Mais il ne leur

cause aucun danger, car elles l'ont vu souvent passer par ici. Il est le cordonnier du village. D'ailleurs, plutôt cette journée-là, dans la matinée, il est passé par là sur son chemin pour Northampton. Il y portait des paires de chaussures – l'équivalent de deux semaines de travail – au contracteur du gouvernement. Et maintenant le voilà retournant à Moulton avec le rouleau de cuir qui le tiendra occupé pour une autre semaine ou deux. Le troupeau le fixe de leur regard, et ils font bien. Car le monde entier d'aujourd'hui en ferait autant s'il le pouvait. Car celui-ci, c'est William Carey, le héros d'un nouvel ordre, le prophète d'une nouvelle ère, l'ingénieur d'un nouveau monde! Les vaches le regardent, mais il ne leur retourne pas le regard. Ses yeux sont fixés au loin, au-delà des mers. Il est un rêveur; mais il est un rêveur qui ne pourrait pas être plus sérieux.

Moins de vingt avant cet fin d'après-midi-là, dans un châtaignier, pas loin de ce même chemin, il avait découvert un nid d'oiseau, qu'il voulait avoir à tout prix. Il s'est mis à grimper – et il est tombé ! Il grimpa encore – et il est tombé encore ! Il se met une troisième fois à grimper l'arbre, et, à sa troisième chute, il casse sa jambe. Quelques semaines plus tard, sa jambe étant encore bandée, sa mère le laissa pour une heure ou deux, lui donnant instruction de faire bien attention en son absence. Quand elle est retournée, il était assis dans sa chaise, tout excité, ses joues rougies, avec le nid d'oiseau sur ses genoux.

« Hourra, maman, j'ai finalement réussi! Le voici, regarde! »

« Tu ne vas pas me dire que tu as grimpé cet arbre encore !

« Je ne pouvais pas m'empêcher, maman; je ne pouvais vraiment pas ! Si je commence une chose, il faut que je la finisse. »

Sur les monuments érigés en l'honneur de William Carey, sur les bustes et sur les plaques sur les piédestaux, sur les pages titres de nombreuses biographies, et sous les portraits qu'on a fait de lui, j'ai vu nombre citations de grandes paroles venant de sa bouche. Mais je n'ai jamais vu celle-ci. Pourtant la parole la plus caractéristique de William Carey est celle qu'il a dite à sa mère ce jour-là !

« Si je commence une chose, il faut que je la finisse. »

Si vous regardez de près, vous remarquerez que cette phrase est étampée sur sa face alors que, le regard au loin, il chemine sur le sentier. Suivons-le, et nous verrons qu'il est en train de commencer des choses prodigieuses; et, comptez-y, il va, coûte-que-coûte, les voir jusqu'à la fin!

Ce n'est pas une maison très meublée, cette petite demeure où il reste. Car, quoiqu'il est pasteur, directeur d'école et cordonnier, les trois occupations ne lui pourvoient qu'à peu près trente-six livres par année. Regardant autour, je ne peux voir que quelques outils de cordonnier, un livre ou deux (incluant une Bible, une copie du livre du Capitaine Cook, *Voyages*, et une grammaire Néerlandaise). Autrement, nous voyons aussi une grosse carte étrange sur le mur. Il vaut la peine de regarder cette carte de près, cette carte faite en cuir et en papier brun, une carte faite de sa propre main. Regardez, dis-je, cette carte, car c'est un reflet de l'âme de Carey. En montant le chemin, ne regardant ni à droite, ni à gauche, il pensait au monde entier. Il est un homme-à-tout-faire, mais un homme à une pensée! Peut-être, se dit-il, peut-être que Dieu veut vraiment dire ce qu'Il dit quand Il dit « le monde ! le monde ! Le Monde ! Dieu a tant aimé le monde ! Allez par tout le monde ! Les royaumes de ce monde sont soumis à notre Seigneur et à son Christ ! C'est toujours le monde, le monde, le monde. Cette pensée hanta la pensée de Carey jour et nuit. La carte du monde était accrochée sur le mur de sa chambre, mais c'était accroché sur le mur de sa chambre parce que c'était déjà accroché à son coeur. Ça occupait ses pensées, il en rêvait la nuit, il prêchait sur le sujet. Et il était étonné que, quand il exposait le fardeau de son âme à ses confrères dans le ministère, ou quand il prêchait sur le sujet à sa petite congrégation, ils écoutaient tous avec un intérêt respectueux et attentionné, mais ils n'en faisaient rien.

Finalement, le 31 mai 1792, Carey a prêché son grand sermon, le sermon qui a donné naissance au mouvement missionnaire moderne, le sermon qui a fait l'histoire. C'était à Nottingham. « Allonge tes cordages – comme disait le texte – Allonge tes cordages et affermis tes pieux ! Car tu te répandras à droite et à gauche ; Ta postérité envahira des nations, Et peuplera des villes désertes » [Esa. 54:2-3].

« Allonge tes cordages ! » dis le texte.

« Affermis tes pieux ! » dis le texte.

« Attendez-vous à de grandes choses de Dieu ! », dit le prédicateur.

« Tentez de grandes choses pour Dieu ! » dit le prédicateur.

« Si tout le peuple avait élevé leur voix et pleuré, » dis Dr. Ryland, « comme les enfants d’Israël ont fait à Bochim, je ne me serais pas demandé quant au résultat; cela aurait juste été ce qui semble bien proportionné à la cause; c’est de cette manière claire que Mr. Carey a prouvé la criminalité de notre léthargie dans la cause de Dieu ! »

Mais le peuple n’a pas pleuré ! Ils n’ont même pas attendu ! À la fin, ils se sont levés pour partir comme à leur habitude. Quand Carey, descendant de la chaire, a vu les gens tranquillement en train de partir, il saisit la main d’André Fuller et la serra dans l’agonie de sa détresse ! « N’allons-nous pas faire quelque chose ! » demanda-t-il. « Oh, Fuller, rappelle-les, rappelle-les ! Nous n’osons pas nous séparer sans faire quelque chose ! » De cette supplication passionnée, une société missionnaire a été formée, et William Carey s’est offert pour être le premier missionnaire de la Société.

Oh, la Parole pour le monde, oui, pour ce monde perdu.

Oh, qui paiera le plus grand des coûts, pour le Seigneur Jésus ?

« Si je commence une chose, il faut que je la termine. Il faut que je la vois jusqu’à la fin. » a-t-il dit comme gamin d’école.

« Nous n’osons pas nous séparer sans faire quelque chose ! »

« Allonge tes cordages, Et affermis tes pieux !

« Attendez-vous à de grandes choses » « Tentez de grandes choses »

Je ne peux jamais penser à William Carey sans penser à Jane Conquest. Dans le petit village côtier, pauvre Jane veillait tard dans la nuit au chevet de son enfant mourant. Alors, soudainement, une lumière au loin se fit voir à travers le treillis, et la chambre se vit empourprée. C’était un bateau en flammes et personne, sauf elle, pour le remarquer ! Laissant son enfant mourant au soin du Père céleste, elle fit son chemin à travers la neige jusqu’à la vieille église, en haut de la colline.

Elle se faufila par la fenêtre étroite et monta du beffroi l'escalier.
Elle saisit la corde, cette corde, le seul espoir des mariniers.
Et, le vent violent de son côté, de toute ses forces, elle se débat,
Et la cloche se mit à sonner, sonner, conviant le village plus bas.

Réveillant les pêcheurs endormis, sa tâche d'avertir ne cessa,
que quand une centaine de braves pieds se mirent en branle-combat.
À la plage vite, dans les bateaux, bravons les vagues effrénées,
Jusqu'à ce qu'on ait sauvé chacun des naufragés.

Sur l'âme sensible de William Carey, la vision bouleversante d'un monde en péril, et il ne put trouver aucun sommeil, aucun repos pour ses paupières, jusqu'à ce que toute l'église soit debout et luttant pour le salut des millions qui périssaient. Cela a été si bien dit que quand, vers la fin du 18^e siècle, cela a plut Dieu de réveiller hors de sa somnolence son église léthargique, il se mit à sonner, du beffroi des âges, une alarme assourdissante et insistante; et dans cette heure de réveil, la main qu'on trouva à la corde de la cloche était la main de William Carey.

**Oh, la Parole pour le monde, oui pour le monde entier,
Pour ce, il faut d'ici jusque là, La croire et L'observer.**

Maintenant la vie de William Carey est à la fois ce qui ressort et ce qui illustre un principe faramineux. Ce principe ne pourrait pas être énoncé mieux que par le prophète aux lèvres brûlants de qui William Carey a pris son texte. « Tes yeux, » dit Esaïe, « Tes yeux verront le Roi dans sa beauté ; ils contempleront le pays lointain (Darby) » [Esaïe 33:17]. La vision royale va de pair avec la vision continentale; la révélation du Seigneur mène à la révélation d'une horizon sans limite. Qu'est-ce qui s'est passé un jour bien mémorable sur le chemin de Damas? C'était simplement ceci : Saul de Tarse a vu le Roi dans Sa beauté! Et qu'est-ce qui s'est passé après, en terme de suite naturelle et inévitable? Il vint dans sa vie une passion pour les horizons au loin. Toutes les limites des préjugices juives et les chaînes écrasantes de la superstition des Pharisiens sont tombées comme les écailles qui sont tombées de ses yeux. Le monde était à ses pieds. Quasiment d'une seule

main, en solitaire, prenant sa vie entre ses mains, il s'est lancé à l'assaut des grands centres de la civilisation, les capitales de fières empires, dans le nom de Jésus-Christ. Aucune difficulté ne peut le secouer; aucun danger ne peut le nuire dans son avancement splendide. Il va de mer en mer, d'île en île, de continent en continent. La condition affamée de la terre est dans son esprit; il n'y a pas de côte ou de colonie où il refuse d'aller. Il ressent sa dette envers les Grecs et les barbares, aux savants et aux ignorants, aux esclaves comme aux personnes libres. Il grimpe les montagnes, traverse les fleuves, traverse les continents, endure les coups, supporte les emprisonnements, souffre les naufrages, brigue les insultes, et fait fi de sa vie nombre de fois pour la cause de la passion de son cœur à porter le message d'espoir à chaque recoin de cette terre. Une histoire de dangers, de difficultés, d'héroïsme et d'aventure plus excitante ne pourrait pas être écrite. Sur le chemin de Damas, Paul a vu le Roi dans Sa beauté, et il a passé le reste de sa vie en poursuivant les horizons lointains qui se sont déferlés devant lui. La vision du Roi lui a ouvert les yeux à la vision des continents. [...]

« On doit faire quelque chose ! » Cria-t-il.

« Allonge tes cordages, Et affermis tes pieux !

« Attendez-vous à de grandes choses » « Tentez de grandes choses»

« Le Roi ! Le Roi ! Les continents ! Les continents ! »

Ayant contemplé ces choses, nos yeux sont mieux capables d'apprécier la signification des objets dans la chambre du cordonnier. Là, enfin, il s'assied, la Bible de laquelle il tire son texte, ouverte devant lui, et une carte du monde faite à la main accrochée au mur! [...] Dans la Bible, il a vu le Roi dans Sa beauté: sur la carte, l'horizon lointain a accroché son regard. Pour lui, les deux sont inséparables; et touché par la vision du Seigneur d'une part et par la vision de l'horizon lointain de l'autre, il quitte tout et a fait l'histoire.

« Allonge tes cordages, Et affermis tes pieux !

« Attendez-vous à de grandes choses de Dieu »

« Tentez de grandes choses pour Dieu»

« Faites quelque chose ! Faites quelque chose ! [...]

Oh, qui ira jusqu'au bout du monde, pour la Parole de Dieu?

Juste avant la mort de Carey, Alexandre Duff est arrivé en Inde. Il était un jeune homme de 24 ans, des montagnes écossaises, grand et beau, avec l'oeil vif et la voix frémissante. Avant de se mettre à l'oeuvre, il est allé voir l'homme qui avait changé la face de cette terre. Il a atteint le collège une journée très chaude de juillet. « Là, il trouva un vieux petit homme jaunit dans un manteau blanc, qui, de peine et de misère, s'approcha pour l'accueillir et, de ses mains ouvertes, le bénir solennellement. Un amour grandit immédiatement dans le coeur des deux hommes pour l'un l'autre. Carey, se tenant au bord de la tombe, se réjouissait de voir un beau jeune Écossais bien formé dédier sa vie à l'évangélisation et à l'émancipation des Indes. Duff sentit que la bénédiction du vieil homme se collerait à son oeuvre comme une fragrance à travers les grands jours à venir.

Pas longtemps après, Carey était sur son lit de mort et à sa grande joie, Duff est venu le voir. Le jeune Écossais partagea au vétérant missionnaire son admiration et son amour. Dans un chuchotement à peine audible, le mourant implore son visiteur de prier avec lui. Après avoir acquiescé et fait la chose, il fait ses adieux au fragile vieillard, puis se retourne pour partir. À la porte, il pense avoir entendu son nom et se retourne pour remarquer que M. Carey lui fait signe de revenir.

« Mr. Duff », dit le mourant, d'une intensité à lui donner regain de vigueur dans la voix, « Mr. Duff, vous avez parlé de Dr. Carey, Dr. Carey, Dr. Carey ! Quand je serais parti, ne dites rien à propos du Dr. Carey – Parlez uniquement du Sauveur du Dr. Carey. »

Ai-je dit que, quand notre humble fabricant de chaussure a surpris le troupeau sur ce chemin du Northamptonshire, il ne pensait qu'au monde, au monde, au monde ! J'avais tort ! Il pensait surtout au Sauveur, au Sauveur, au Sauveur – au Sauveur du Monde !

Et, en même temps, j'avais raison; car les deux visions ne sont qu'une vision. Les deux pensées ne sont qu'une pensée.

Le Roi, le Roi, le Roi!

Les Continents, les Continents, les Continents !

Le Sauveur, le Sauveur, le Sauveur !

Le Monde, le Monde, le Monde !

Jeune, Carey a saisi la vision du Roi dans Sa beauté; et, comme suite inévitable, il a passé le reste de ses jours à la conquête des régions au loin.

Oh, la Parole pour le monde, oui, la Parole de Dieu.

Oh, qui ira jusqu'au bout du monde, pour la Parole de Dieu?

Oh, la Parole pour le monde, oui, pour ce monde perdu.

Oh, qui paiera le plus grand des coûts, pour le Seigneur Jésus?

Oh, la Parole pour le monde, oui pour le monde entier,

Pour ce, il faut d'ici jusque là, La croire et L'observer.

Cette belle introduction à la vie de William Carey que je vous ai partagée, elle nous vient d'un texte écrit en 1920 par un certain F.W. Boreham.

Mais qui est William Carey? Quels sont les détails de la vie de cet homme qui doit terminer ce qu'il commence, cet homme qui a vu le Roi dans sa Beauté, et a vu le monde entier dans son besoin?

Né le 17 août 1761, dans le village de Paulerspury, proche de Northampton, Angleterre, William Carey est l'aîné de cinq enfants. Tisserand de métier, son père est devenu le clerc de paroisse et maître d'école. William, quant à lui, devient un apprenti cordonnier dans son adolescence. Quoique pauvre, son éducation ne laissait rien à désirer. À l'âge de trente ans, il pourra lire couramment la Bible en Latin, Grec, Hébreu, Néerlandais, Français et Anglais.

Dans sa jeunesse, il est un menteur invétéré. Un jour, son maître l'attrape en train d'essayer de profiter de lui, et, par la providence de Dieu, le maître s'est servi d'un autre apprenti que Carey méprisait fortement parce qu'il était un « dissident ». C'est à dire, qu'il ne faisait pas parti de l'Église d'État, l'Église Anglicane, mais allait plutôt dans une église Baptiste. À la longue Carey voit bien que celui-ci ne veut pas son

mal et le laisse lui parler de l'Évangile. Finalement, à l'âge de 18 ans, après une lutte spirituelle intense, il renonce enfin à son arrogance et à son zèle religieux pour se prouver meilleur que les dissidents. Il se voit totalement coupable et perdu. Le cœur brisé, il se confie « au Sauveur Crucifié pour le pardon de ses péchés et le salut. »

À 20 ans, toujours jeune dans la foi, il se marie, plus pour des considérations humaines et financières que spirituelles. La jeune femme qu'il prend pour épouse ne développera jamais la tendresse de cœur et l'intérêt profond que Carey allait développer très rapidement envers Son Sauveur et Seigneur Jésus-Christ. Ce n'est pas le plus heureux des mariages, mais Carey cherche tant bien que mal à aimer fidèlement son épouse tout en se donnant pleinement à son Seigneur.

Vers le même temps, il commence à assister à une petite assemblée de non-conformiste à Hackleton.

Deux ans après, le 5 Octobre 1783, pleinement convaincu par les Ecritures de son devoir de professer publiquement dans les eaux du baptême de sa foi en Christ, il se fait baptiser par Dr. Ryland. Le Dr. Ryland avait écrit dans son journal pour cette journée là: « Aujourd'hui, j'ai baptisé un pauvre jeune cordonnier. » Retenons ce nom, celui du Dr. Ryland. On l'a déjà vu, et on le retrouvera encore un peu plus loin.

Près de deux ans après, il se joint à l'Eglise Baptiste à Olney, celle qu'il avait tant méprisé dans sa jeunesse. Il y devient très impliqué.

Il commence à prêcher assez tôt dans sa marche chrétienne, même avant son baptême. À sa première prédication, sa mère était venue l'entendre prêcher et sentait qu'il deviendrait un grand prédicateur. Son père, trop gêné que d'être vu dans une église baptiste, l'entend de dehors, à une réunion subséquente. Il aime ce qu'il entend.

Quand il se joint à l'Église Baptiste à Olney, le Pasteur veut qu'il se donne en entier au ministère. Ce que Carey fait à 25 ans, en 1786, en acceptant le pastoraat de l'église à Leicester. Son salaire pastoral est minime; alors il occupe aussi le poste de directeur de la petite école du village, et, finalement, il reprend aussi son métier de cordonnier pour subvenir aux besoins de la famille.

C'est là qu'il fait sa fameuse carte du monde et développe un énorme fardeau pour les âmes perdues à travers le monde entier qui n'avaient

jamais encore entendu l’Évangile. Dans le livre du Rév. Andrew Fuller, intitulé, L’évangile, digne d’une pleine acceptation, il y trouve écrit ceci: «*si c'est le devoir de tous les hommes de croire quand l'Évangile leur est présenté, cela doit être que c'est le devoir de tous ceux qui reçoivent l'Évangile de faire tout pour le faire universellement connu.* ». Cela scelle ses convictions sur le besoin et la responsabilité missionnaire de chaque chrétien.

Il lit aussi – ah, la lecture, combien bénéfique qu’elle est – il lit aussi, dis-je, le livre de Jonathan Edwards sur la vie et l’œuvre missionnaire de David Brainerd, ce chrétien des colonies britanniques en Amérique du Nord qui a tout sacrifié pour aller porter l’Évangile et la Parole de Dieu aux tribus amérindiennes. Il est touché par le fait que David Brainerd n’a pas laissé sa faible santé l’empêcher de brûler de tous ses feux pour le Seigneur pour atteindre les perdus qui n’avaient jamais entendu. Brainerd, d’ailleurs, meurt de la tuberculose à l’âge de 29 ans.

William Carey est peut-être appelé « le père des missions modernes », et certainement, pour diverses raisons, le titre est bien approprié, mais il n’était pas le premier missionnaire. David Brainerd n’était pas le premier non plus. Dieu est fidèle, et dans chaque génération, il y en avait qui ont été fidèle à répondre à la grande commission. Mais pour l’instant dans la sienne, c’est du méconnu....

Oh, qui ira jusqu’au bout du monde, pour la Parole de Dieu?

Avec ses convictions missionnaires grandissantes dans un temps où les chrétiens sont généralement endormis à ce sujet, il commence à prier pour le salut des païens au loin. À la fin d’une rencontre pastorale, un des pasteurs plus aînés, le Dr. Ryland, demande, comme la coutume était, pour des questions théologiques à aborder à la prochaine réunion pastorale. Cette demande est adressée spécifiquement aux deux plus jeunes pasteurs présents, à Pasteur Carey et un autre qui l’accompagnait. À la longue, devant l’insistance de donner une réponse, William Carey soumit cette question-ci: « *Si le commandement donné aux apôtres de “faire des disciples de toutes les nations” n’était pas aussi la responsabilité de tous les ministres qui suivraient jusqu’à la fin du monde, voyant que la promesse qui accompagnait le commandement était pour toute cette même période.* » C’est la première fois qu’il ouvre son

coeur et en dévoile le pesant fardeau en public. Il sait bien que ce n'est pas selon le sentiment qui règne à ce moment-là. De fait, en entendant une telle question, le Dr. Ryland doit en faire beaucoup pour se recomposer. Il finit par dire, « *Jeune homme, assis-toi! Quand Dieu se plaira à convertir les païens, il le fera sans ton aide ni le mien!* »

Carey ne put se laisser ni convaincre, ni être découragé. La Parole de Dieu était clairement contre une telle idée, et, bien au contraire, enseignait la responsabilité de chaque disciple de faire tout en son pouvoir d'aller faire de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et de leur enseigner à observer tout ce que Christ a prescrit à ses premiers disciples. Non, définitivement, il ne se laisserait pas être découragé.

**Affrontons le vent contraire, Pleins de foi, d'élan,
Résistons à l'adversaire, Face à l'ouragan!**

**Ref. Quand la tempête fait rage, Tenons fermes contre tout,
Nous ne perdons pas courage, Christ est avec nous! 2X**

Il se met à écrire sur le sujet et prépare un pamphlet intitulé: « Un examen de la question de l'obligation aux chrétiens de faire des efforts dans la conversion des païens. » Mais il n'a pas les fonds pour publier son pamphlet. Le temps continue de passer.

En 1791, à une rencontre pastorale, le pasteur Fuller prêche sur « *L'influence pernicieuse du délai dans les affaires de religion* ». L'audience commence à être touchée par la question et Carey encourage une action immédiate en vue de commencer à atteindre les millions de païens au loin. Quelqu'un dit: « *Si ce n'était pas des conseils de Sutcliff de prendre le temps de considérer plus ces choses avant d'agir, la ferveur de Carey aurait eu pour résultat l'établissement immédiat d'une société missionnaire.* » Mais au moins, il en ressort de cette rencontre pastorale la demande des pasteurs à Carey de publier ce qu'il avait écrit sur le sujet.

Une autre année de délai, une autre année où le fardeau de Carey et quelques autres pasteurs prend des proportions inégalées.

Vient le fameux 31 mai 1792, lors de la rencontre pastorale à Nottingham, où Carey prêche d’Esaïe 54: 2-3 ses deux points bien connus
1) Attendez vous à de grandes choses de Dieu; 2) Tentez de grandes choses pour Dieu.

L’effet vient culminer l’effort des six dernières années à sensibiliser le peuple de Dieu à la responsabilité missionnaire qui leur incombait. Six ans après, celui qui lui avait dit de s’asseoir, Dr. Ryland, manifeste clairement être revenu de loin dans sa manière de penser. Rappelons ici ses paroles:

« Si tout le peuple avait élevé leur voix et pleuré, » dis Dr. Ryland, « comme les enfants d’Israël ont fait à Bochim, je ne me serais pas demandé quant au résultat; cela aurait juste été ce qui semble bien proportionné à la cause; c’est de cette manière claire que Mr. Carey a prouvé la criminalité de notre léthargie dans la cause de Dieu ! »

Le Dr. Ryland a beau avoir changé d’idée et reconnu « la criminalité » de leur « léthargie », l’inactivité de cette audience, comme nous l’avons vu, pousse désespérément Carey à prendre la main de Fuller, et crier « Rappelle-les ! Rappelle-les ! ». Saisi enfin, le groupe de pasteurs se met à l’action et prend la résolution qu’à la prochaine rencontre « un plan soit préparé dans le but d’établir une société pour la propagation de l’Évangile parmi les païens. »

**O, Dieu réveille-nous, O Dieu réveille-nous!
Et que Ton Fils à nos yeux se révèle.
Qu’en nous jaillisse une vie nouvelle,
O Dieu réveille-nous, réveille-nous.**

La publication du pamphlet de Carey devient enfin réalité cet été là. Puis le 2 octobre 1792, douze pasteurs se réunissent pour former une société missionnaire baptiste. William Carey est choisi pour être leur premier missionnaire. Enfin, quelque chose de concret est en branle.

Ignorons quelques points de balbutiements de cette première entreprise missionnaire formelle, comme par exemple, le fait que le modèle biblique est qu’une église locale, et non une société missionnaire, soit l’autorité derrière l’envoie d’un missionnaire pour commencer d’autres églises au loin. C’est assez pour l’instant de se réjouir que la roue de l’effort missionnaire a recommencé à tourner parmi les églises

soucieuses d'obéir à la Parole de Dieu. D'autres plus tard en raffineraient le comment et les méthodes, pour suivre plus fidèlement le modèle biblique.

Les membres de l'église de Pasteur Carey ne sont, on peut comprendre, pas chauds à l'idée de laisser leur pasteur partir en mission, mais, comme a dit un de leurs membres: « *Nous avons prié pour l'avancement du royaume de Dieu parmi les païens, et maintenant Dieu nous demande de faire le premier sacrifice pour le voir accomplir.* » Bien dit! Les missions sont une affaire de sacrifice pour tous impliqués.

Mais où aller? Où lancer leur oeuvre de départ? Vient la rencontre d'un médecin chrétien anglais, le Dr. John Thomas. En 1783, l'année où Carey s'était fait baptiser, le Dr. Thomas était allé en Inde pour travailler comme médecin pour la East India Company. Témoignant des ténèbres dans lesquels étaient les masses Hindous, tous dans la vallée de la mort, il avait commencé à oeuvrer comme il le put, d'abord comme médecin, ensuite, après un temps en Angleterre où il s'est fait baptisé et formé comme prédicateur, comme ministre de l'Évangile pour évangéliser et essayer de traduire la Bible en Bengali. Et maintenant, soutenu principalement par deux philanthropes chrétiens, c'est là qu'on le retrouve à revenir en Angleterre pour chercher plus de fonds et chercher un compagnon missionnaire avec lequel travailler. Rencontrant William Carey, il le convie à y aller avec lui pour atteindre les millions de perdus dans ce grand pays.

Le 10 janvier, 1793, dans le bureau d'Andrew Fuller, plusieurs des pasteurs formant la Société missionnaire entendent le rapport et la présentation des besoins en Inde par Dr. Thomas. M. Fuller finit par dire: « il y a une mine d'or en Inde, mais il semble qu'elle est aussi profonde que le centre de la terre. Qui va y descendre pour l'explorer? » Vient cette réponse de la part de Carey: « Je m'y aventurerai, mais » s'adressant aux membres du comité, « rappelez-vous que vous devez tenir les cordes ». Il en fut décidé donc que le Seigneur dirigeait William Carey à partir avec Dr. John Thomas pour les Indes.

Quand vient le temps de partir, ce n'est que ces deux-là, car Mme Carey refuse d'aller avec lui et les enfants vont rester avec elle. Ceci attriste beaucoup, bien sûr, M. Carey, qui lui communique ceci sur son chemin pour la côte :

« Si j'avais le monde entier, je le donnerai volontiers pour t'avoir, toi et les chers enfants avec moi, mais le sens de devoir est tellement fort pour annuler toute autre considération. Je ne peux retourner vers vous sans devenir coupable dans mon âme... Dit aux enfants que je les aime tendrement et que je prie pour eux constamment. Sois assuré de mon amour le plus affectueux.»

Il doit obéir à son Seigneur. Et avec cette détermination, il se confie dans la direction de Son Bon Berger.

**Jésus, mon Sauveur, me guide
Tout le long de mon chemin.
J'avance sous son égide,
Lui qui me tient dans sa main.
Divin repos, paix céleste,
En Lui, j'ai tranquilité,
Car je sais quoi qu'il arrive
Jésus est mon Bon Berger. (2X)**

À la côte, les deux hommes vont pour embarquer un bateau de la East India Company, mais le capitaine du bateau s'était fait menacé à cause d'eux et ne les laisse pas embarquer. Mais Dieu est en train d'agir dans Sa providence et ce délai donne le temps à Mme Carey de changer d'idée. Accompagnée de sa soeur et bien sûr de leurs cinq enfants, elle rejoint son mari et finalement, tous ensemble, ils embarquent un navire, Danois cette-fois-ci, le 13 juin, 1793. William Carey a 32 ans quand il arrive à Calcutta quelques mois après, le 1^{er} novembre.

**Jésus, mon Sauveur, me guide,
Depuis qu'Il m'a racheté.
Mon âme est, Ancre Solide,
Sécuré en ton sang versé.
Quoique mes pas sont si faibles,
mon coeur est renouvelé,
Du Rocher, sort bien l'eau vive,
Jusque dans l'éternité. (2X)**

Leur argent missionnaire vite écoulé, les temps du début sont très durs. L'étude de la langue, l'ajustement, la maladie, et non le moindre le grand sentiment de solitude. Face à celle-ci, il est consolé par Esaïe 51:2-6, où il est rappelé qu'Abraham était seul quand il fût appelé.

« Regardez à Abraham, votre père, et à Sara, qui vous a enfantés ; car je l'appelai quand il était seul, et je l'ai béni et multiplié. » (Esaïe 51:2)

Vient l'offre du poste de superviseur d'une usine d'indigo à Manbatty. Il s'assure que ce poste ne l'empêcherait pas d'être principalement occupé à son oeuvre missionnaire d'atteindre les natifs avec l'évangile. Le poste lui assurerait les ressources et le temps pour les besoins de la famille et du ministère, en plus que de lui donner une audience chez les natifs qui étaient employés dans l'usine. Il est familier avec le modèle missionnaire d'auto-suffisance que pratiquait les Moraviens et il désire suivre ce modèle. Je ne mentionne pas ce modèle pour l'encourager particulièrement, car le modèle biblique que des églises se mettent derrière des missionnaires pour leur pourvoir le soutien nécessaire d'être à temps-plein est bien établi dans les Écritures (Phil.4:10-19; 2 Cor. 11:8-9; 1 Cor. 9:14). Mais nous pouvons bien voir que dans ces débuts, malgré certaines faiblesses, l'oeuvre missionnaire est au moins sur ses départs formels.

Carey accepte le poste et y reste plus de cinq ans. Il oeuvre aussi dans les villages alentours et traduit en entier le Nouveau Testament en un dialecte du Bengali.

Ce n'est pas sans difficultés, ni sans épreuves. La maladie, la perte d'un de leurs enfants, et non le moindre, la difficulté de s'ajuster de la part de son épouse et son état déclinant. Après cinq ans en Inde, elle est atteinte de démence jusqu'au jour de sa mort, en décembre 1807.

Mais à travers les difficultés, l'oeuvre fait son bout de chemin. La première personne qu'il conduit au Seigneur est une personne d'origine Portugaise. Cet homme devient un fidèle compagnon de service dans le ministère et reste fidèle jusqu'à sa mort en 1829. Il léguera à ce moment-là tous ses biens à la mission.

Malgré le fait qu'elle n'avait pu envoyer qu'une petite somme à travers les années, la Société Missionnaire devient un peu soucieuse du

poste que Carey a accepté d'occuper, l'avertissant de ne pas perdre sa vigueur missionnaire pour quelque chose de marchandise. Mais Carey semble soulager leurs soucis de par son explication que son oeuvre missionnaire n'en souffre pas et que la plupart du revenu de son poste est utilisé pour l'avancement de la cause de Christ, incluant celui de traduire et publier les copies de la Parole de Dieu. Il veut que la Société utilise les fonds pour qu'une nouvelle oeuvre commence ailleurs, maintenant que le Seigneur lui a pourvu les ressources nécessaires pour vivre.

En 1799, à cause d'une inondation majeure, l'usine doit fermer ses portes. Pendant ce temps, deux hommes, Joshua Marshman et William Ward, arrivent aux Indes pour se joindre à Carey, mais les autorités Britanniques ne leur accordent pas la permission de débarquer dans leur territoire. Par contre, la petite colonie Danoise, à Serampore, à quelques kilomètres au nord de Calcutta, les accueille et leur donne protection. Ils invitent William Carey et sa famille à s'y installer aussi et à continuer à partir de là leur oeuvre missionnaire. Ce que les Carey font en 1800.

Ils établissent des écoles et prêchent l'évangile. Avant la fin de leur première année dans cette nouvelle place, le 28 décembre 1800, Carey a la joie enfin de baptiser leur premier converti hindou, Krishna Pal. Il avait été un patient du Dr. Thomas que Dieu vint prendre en 1801. Krishna Pal grandit dans sa foi et devient très utile à l'oeuvre. Il reste fidèle au Seigneur jusqu'à sa mort en 1822. Carey baptise en même temps ce jour là, un de ses enfants, Félix, qui s'était converti. Krishna Pal écrit ce poème sept ans après sa conversion:

O toi mon âme, n'oublie jamais,
L'Ami qui a souffert tout pour toi.
Que toute idole soit oublié,
Mais Lui, o mon âme, n'oublie pas.

(Traduit de l'original en anglais)

En 1801, une première copie du Nouveau Testament en Bengali, imprimé par M. Ward, est présenté au gouverneur de la colonie danoise, qui est bien content du labeur missionnaire qui se faisait.

William Carey et ses compagnons d'oeuvres, et leur famille respective, choisissent une vie familiale de groupe où tout est partagé et mis en commun. Les fonds nécessaires pour vivre sont gardés au

minimum, et la plupart des fonds vont à faire avancer la mission et commencer d'autres missions au-delà de leur région.

Une journée typique pour M. William Carey nous est décrite par ce qui suit. Écrit pour s'excuser auprès d'un ami pour avoir tardé à répondre à sa lettre, Carey montre comment il mène à bien plusieurs tâches à la fois. Il écrit:

"Je me suis levé aujourd'hui à six heures, j'ai lu un chapitre de la Bible en hébreu; j'ai ensuite prié jusqu'à sept heures. Puis j'ai assisté au culte domestique en bengali avec les serviteurs. En attendant qu'on m'apporte le thé, j'ai lu un peu en persan avec un munchi qui m'attendait; j'ai lu aussi, avant le petit déjeuner, un court passage des Ecritures en hindoustani. Ensuite, après le petit déjeuner, je me suis installé avec un pundite qui m'attendait pour continuer la traduction du sanscrit en ramayuma. Nous avons travaillé jusqu'à dix heures. Je suis alors allé à l'université où j'ai donné des cours jusqu'à quatorze heures. De retour à la maison, j'ai lu les épreuves de la traduction de Jérémie en bengali, que je venais de finir à l'heure du déjeuner. Après le repas, je me suis mis à traduire, avec l'aide du pundite qui dirige l'université, la plus grande partie du chapitre huit de Matthieu en sanscrit. Cela m'a occupé jusqu'à six heures. Ensuite, je me suis installé avec un pundite de Telinga pour traduire du sanscrit dans sa propre langue. A sept heures, je me suis mis à méditer le message d'un sermon que je devais prêcher en anglais à sept heures et demie. Près de quarante personnes assistaient au culte, et parmi elles, un juge du Sudder Dewany Dawlut. Après le culte, le juge a fait une offrande de cinq cents roupies pour la construction d'un nouveau lieu de culte. Tous ceux qui assistèrent au culte partirent à neuf heures; je m'assis alors pour traduire le chapitre onze d'Ezéchiel en bengali. J'en terminai à onze heures et maintenant je suis en train de t'écrire. Ensuite, je terminerai mes activités de la journée par la prière. Il n'y a pas de journée où je puisse disposer de davantage de temps, mais le programme varie".

Les années passent. Après le décès de sa première épouse, William Carey se remarier et celle qu'il prend pour femme, Charlotte Rumohr, lui devient une très grande aide dans le ministère jusqu'en 1820 où Dieu vint prendre cette chère femme de Dieu. Après ça, Carey se remariera une troisième et dernière fois avant que le Seigneur vienne le rechercher.

À travers les années, ils font face à de l'opposition, venant de diverses sources et de diverses manière, et parfois avec grande intensité. Pour un ministère qui cherchait à faire avancer fidèlement l'œuvre du Seigneur Jésus-Christ, c'était à si attendre, comme nous dit 1 Timothée 3:12, « *Or, tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ seront persécutés* ». Mais ils ne se laissent pas découragés, même dans les plus noirs moments.

**Si la barque est secouée Par de durs assauts,
Il paraît dans la mêlée, Marchant sur les eaux!**

**Ref. Quand la tempête fait rage, Tenons fermes contre tout,
Nous ne perdons pas courage, Christ est avec nous! (2X)**

Un de ces plus noirs moments est quand, un soir, un feu se déclare dans l'imprimerie et détruit tout. Plusieurs bâtiments, les caractères, le papier en stock, les épreuves d'imprimeries, et tout le travail de traduction de la Bible en Sanskrit et d'autres langues, partent en fumée. Dix mille livres était le montant des pertes, et Dieu seul sait le nombre d'heures investies dans ces choses. Comment réagiraient-ils?

**Il secourt notre détresse, Entend notre cri,
Sa puissance, avec tendresse, Nous met à l'abri.**

**Ref. Quand la tempête fait rage, Tenons fermes contre tout,
Nous ne perdons pas courage, Christ est avec nous! (2X)**

Ils se sont simplement remis au travail. Ils ont récupéré ce qu'ils pouvaient du métal et, avec leurs poinçons et leurs matrices, qu'ils avaient encore, ils se sont refait les caractères d'imprimerie. À peine deux mois plus tard, l'imprimerie était de nouveau en fonction et après un autre deux mois, les sommes pour reconstruire tous les bâtiments brûlés étaient rentrées. Et non le moindre, seulement sept mois après le désastre, la traduction de la Bible en Sanskrit avait été refaite au complet. Le dimanche après le feu, Carey avait prêché sur Psaume 46:11:

« Arrêtez, et sachez que je suis Dieu : Je domine sur les nations, je domine sur la terre. »

Ça pourrait être très bien traduit aussi par : « Soyez tranquilles, et sachez que je suis Dieu, je serai exalté parmi les nations, je serai exalté sur la terre. »

Carey avait présenté ce jour-là deux points à sa congrégation à partir de ce texte:

- 1) Dieu a un droit souverain de disposer de nous comme Il le veut.
- 2) Nous devrions être soumis et tranquilles par rapport à tout ce que Dieu fait avec nous et à nous.

**Divin repos, paix céleste,
En Lui, j'ai tranquillité,
Car je sais quoi qu'il arrive
Jésus est mon Bon Berger. 2X**

On entrevoit clairement son esprit tranquille et soumis dans une lettre à un ami où il remarquait que « de parcourir la même route une deuxième fois, aussi pénible que cela puisse être, est d'habitude fait avec plus de facilité et plus de certitude que la première fois. » Une telle attitude lui permettait de travailler aussi fort que possible, selon ce que Dieu permettait, à répandre la Parole de Dieu à ceux qui ne l'avaient jamais encore reçue.

Cette épreuve démontrait clairement qu'il aimait Dieu, le Souverain, même plus que le travail qu'il faisait pour Lui. Non, son travail pour le Seigneur n'était pas devenu une idole en soi-même. Dieu pouvait le lui enlever. C'était Dieu Lui-même, et non pas ce qu'il faisait pour Dieu qu'il aimait de tout son coeur, de toute son âme, de toute sa force, de toutes ses pensées.

Voyant sa grande érudition linguistique, les autorités britanniques lui demandent d'enseigner les langues dans leur collège de Calcutta. Le missionnaire persécuté devient ainsi à Calcutta le professeur de Sanscrit, de Bengali, et de Mahratta, mais à une condition, que son oeuvre missionnaire soit reconnue et autorisée dans les vastes territoires gouvernés par les Britanniques. Ceci ouvre de nombreuses portes pour l'Évangile dans Calcutta et même au-delà, car cela adonnait en même

temps que la Société Missionnaire Baptiste leur envoyait des renforts. Avec plus d'ouvriers, l'oeuvre prenait de l'expansion.

William Carey était très travaillant et le nombre d'accomplissement dans sa vie était vertigineux. Avec son intérêt de longue date dans la botanique et son érudition dans la matière, il créa La Société Indienne d'agriculture et d'horticulture. Il était membre de bien d'autres sociétés civils en Inde. Il commença un collège à Serampore. Il s'opposait farouchement à plusieurs pratiques abominables, entre autres le Sati, où une veuve était brûlée vive sur le bûcher funéraire du corps de son mari défunt. Quand vint enfin l'ordre du gouvernement de rendre illégale une telle pratique, il fut demandé de la traduire en Sanskrit, ce qu'il fit sans tarder en remerciant Dieu pour cette réponse à ses prières de longues dates à ce sujet. Il avait joint à ses prières tous ses efforts pour faire cesser cette terrible pratique. Il réussit à faire passer d'autres telles législations pour favoriser et protéger le peuple Indien.

De son oeuvre missionnaire, il avait aidé à établir une trentaine de stations missionnaires à travers les Indes, où une cinquantaine de pasteurs oeuvraient, la moitié étant des nationaux convertis et formés pour le ministère. Il a vu, après un début très lent, un nombre d'Hindous se convertirent à Jésus-Christ. Il a traduit la Bible en Bengali et en Sanskrit, et des larges portions des Écritures en une quarantaine d'autres langues et dialectes. Son compagnon de service, M. Marshman, pour sa part avait oeuvré à traduire et à imprimer la Bible en Chinois. M. Ward, l'imprimeur, produit des Bibles en grandes quantités et bien d'autres littératures.

Pour sa part, le plus haut appel possible était celui d'être missionnaire au service du Roi des rois. Quand son fils aîné, Félix, après avoir commencé à aider dans le ministère, enfin de compte, s'intéressa plus à accepter une haute position offerte par les autorités Britanniques, son père dit: « Mon fils a commencé comme ministre de Christ; mais, tristement, il s'est abaissé à n'être qu'un simple ambassadeur. »



Joshua Marshman, 1768-1837



William Ward, 1769-1823

Ce que Félix n'a pas poursuivi, ses trois autres fils l'ont fait. Ils ont pris la relève et, par la grâce de Dieu, ont suivi leur père dans le ministère.

Quand il pouvait à peine marcher, William Carey travaillait dans son lit à réviser sa traduction de la Bible en Bengali, chose qu'il espérait tant pouvoir finir avant sa mort.

« Si je commence une chose, il faut que je la finisse. »

Il fallait qu'il le finisse, oui, mais si seulement Dieu permettait. Il se fiait à la douce direction de son Berger Fidèle avec le regard sur Son retour, jusqu'à la fin.

**Jésus, mon Sauveur me guide,
Tout le long dans Son amour,
Et j'attends, d'un coeur avide,
Le bonheur de Son retour.
Et enfin, dans Sa présence,
Mon chant sera à jamais:
Gloire à Toi, Berger fidèle,
Tout le long, Tu m'as guidé. 2X**

Ce qui lui était si chère, son Dieu de grâce lui a donné. Il réussit à terminer la révision de sa traduction de la Bible en Bengali. Ce fût sa dernière oeuvre avant sa mort, le 9 juin 1834.

Son lieu de repos est à Serampore, où il avait choisi de finir ses jours. Il avait voulu être enterré dans la même tombe que Charlotte, sa deuxième épouse. Là aussi était enterré Ward, qui l'avait précédé à la mort onze ans auparavant. Marshman les rejoindrait trois ans plus tard. Ces trois hommes de Dieu formèrent une équipe forte et marchèrent dans une douce communion dans leur oeuvre missionnaire. Avec leurs familles, ils auraient tous pu vivre dans le confort et le luxe avec les fonds qu'ils touchaient des diverses sources de revenues qu'ils avaient, mais ils ont choisi délibérément un style de vie très simple et minime, sans confort, leur permettant de maximiser leur part dans l'avancement de l'oeuvre de Christ. Le luxe qu'ils recherchaient était celui céleste, « là où le voleur n'approche point et où la teigne ne détruit point » (Luc 12:33). Juste pour vous donner un ordre de grandeur du sacrifice qui se faisait, son travail

de professeur de langue à l'université de Calcutta lui permettait de toucher 1200 livres par année desquels ils ne gardaient que 50 livres pour vivre.

« Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur...
car leurs œuvres les suivent. » (Apoc. 14:13).

Proche de deux cent ans après, le monde n'est pas encore « conquis». Il y a des millions encore qui n'ont pas entendu l'Évangile, qui n'ont pas reçu la Parole de Dieu. Il y a près d'une centaine de tribus, selon les estimés, qui n'ont même pas encore eu de contact avec la civilisation, alors, encore moins avec la Parole de Dieu. Qu'allons-nous faire aujourd'hui? Se lever quand c'est fini et simplement retourner à nos occupations, où allons-nous faire quelque chose ? Qui va aller? Qu'attendons-nous pour envoyer quelqu'un à ses tribus qui n'ont jamais encore entendu la Parole de Dieu? Qu'attendons-nous pour aller? Qu'attendons-nous?

« Allonge tes cordages, Et affermis tes pieux !
« Attendez-vous à de grandes choses de Dieu »
« Tentez de grandes choses pour Dieu»
« Faites quelque chose ! Faites quelque chose ! »

**Oh, la Parole pour le monde, oui, la Parole de Dieu.
Oh, qui ira jusqu'au bout du monde, pour la Parole de Dieu?**

**Oh, la Parole pour le monde, oui, pour ce monde perdu.
Oh, qui paiera le plus grand des coûts, pour le Seigneur Jésus.**

**Oh, la Parole pour le monde, oui pour le monde entier,
Pour ce, il faut d'ici jusque là, La croire et L'observer.**

Livres et ressources consultés :

www.wholesomewords.org

A Bunch of Everlastings, or, Texts That Made History by F.W. Boreham. New York: Abingdon, 1920.

Christian Heroism in Heathen Lands by Galen B. Royer. Elgin, Ill.: Brethren Publishing House, 1915.

Great Missionaries of the Church by Charles Creegan and Josephine Goodnow. New York: Thomas Y. Crowell, 1895.

Pioneer Missionaries for Christ and His Church by Thomas John Bach. Wheaton, Ill.: Van Kampen Press, 1955.

The Advanced Guard of Missions by Clifford G. Howell. Mountain View, Calif: Pacific Press Publishing, 1912

William Carey (1761-1834) PERE DES MISSIONS MODERNES
par Orlando Boyer http://sentinellenehemie.free.fr/bio_carey.html



ADONIRAM JUDSON
1788 - 1850

A. Judson

**Faites connaître, faites savoir,
Partout que seul Jésus peut sauver qui veut croire.**

Si vous iriez aujourd’hui à l’Église Baptiste de Malden, au Massachusetts, vous trouveriez une plaque avec cette inscription:

*En mémoire:
Rév. Adoniram Judson.
Né le 9 août 1788.
Décédé le 12 avril 1850.*

Malden, son lieu de naissance.

L'océan, son sépulchre.

Les Birmanais convertis et la Bible en Birmanais, son monument.

Ses registres sont en haut.

**Peuple chrétien, vois, le Seigneur t'appelle
À l'œuvre de la grande commission;
À tous, apportons la bonne nouvelle,
Proclamons Christ à toutes les nations.**

**Ref. Faites connaître, faites savoir,
Partout que seul Jésus peut sauver qui veut croire.**

Le samedi 9 août 1788, à Malden, au Massachussetts, Abigail Brown Judson a mis au monde celui qui allait devenir le premier missionnaire à partir de l'Amérique du Nord pour aller passer sa vie à l'étranger. En fait, 61 ans plus tard, il allait avoir pour son sépulcre la vaste océan qu'il avait traversé 37 ans plutôt pour la cause de Christ.

La vie d'Adoniram Judson est une vie qui vaut la peine de connaître. L'histoire de sa vie est une histoire de grâce, de salut, de conviction, de souffrance, de joie, de peine, de patience, de sacrifice, et de dévotion à la cause de Christ. L'histoire de sa vie met en valeur la providence de Dieu, la provision de Dieu, et non le moins, l'importance de la Parole de Dieu à faire connaître et à traduire. La cause éternelle du Dieu vivant était ce à quoi Adoniram s'est donné entièrement. Les fruits qui découlent de sa vie de sacrifice se manifestent encore aujourd'hui.

Mais l'histoire de sa vie – aussi prometteur que c'était dans ses débuts – a passé par des moments très creux où il aurait été difficile de même s'imaginer le tournant positif et éternel que cela a pris.

L'histoire de sa vie était prometteur dans ses débuts, parce que notre jeune Adoniram est né dans un foyer chrétien. Son père était le pasteur d'une église congrégationaliste. Adoniram Judson (père) et Abigail sa mère ont bien tâché à l'élever dans la crainte du Seigneur. Son père chérissait l'idée que son fils suive dans ses pas comme ministre de l'évangile.

Adoniram est un enfant précoce, très intelligent, très doué. On raconte que pendant que son père était un voyage une fois, sa mère lui a appris à lire. Il n'avait que trois ans. À son retour de voyage, le père a été surpris que son fils pouvait lui lire un chapitre entier de la Bible.

Il est devenu versé en Math, Grec, Latin. Agé de seulement 16 ans et 6 jours, il est entré à l'Université Brown. Il a été trouvé si avancé dans ses connaissances qu'il a été avancé d'un an, sautant ainsi sa première année d'université. Le 2 septembre 1807, il a gradué de l'université premier de sa classe à l'âge de 19 ans.

Malheureusement, l'université de laquelle il a gradué était une université, tristement, en transition. Commencé par des pasteurs baptistes fidèles à la Parole de Dieu, pour former des prédicateurs, les vents du scepticisme et du doute faisaient déjà leur effet sur des jeunes tels qu'Adoniram, qui étaient prêt à suivre dans les mêmes pas qu'Eve la première mère, et mettre en doute la parole de Dieu au profit de suivre les convoitises de ce monde, les convoitises des yeux, de la chair, et, non le moindre, l'orgueil de la vie, de la vie, oui, cette vie, qui, aux yeux de ces jeunes adultes, était toute devant eux.

C'est ainsi, qu'Adoniram, fort de ses prouesses, de ses habilités et de son intelligence, laisse de côté et abandonne par petit feu, la foi de ses parents. Et, dans l'orgueil de son coeur, il contemple nombre de grandes ambitions personnelles.

La compagnie qu'il se choisit à l'université nourrit l'orgueil de son coeur, comme dit 1 Corinthiens 15:33, « les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. »

Un ami qui lui devient cher est un jeune homme du nom de Jacob Eams. Un athée, très intelligent, très brillant, d'un an son aîné, il ridiculise la religion et la foi en Dieu. Son autosuffisance, ses répliques très savantes, sa philosophie humaniste, gagnent de beaucoup l'admiration du jeune Adoniram.

Celui-ci de par sa direction de vie sans frein inflige tristesse sur tristesse à ses parents. Il sait bien répliquer aux arguments que lui lance son père, mais n'a pas de réponses aux larmes et aux avertissements de sa mère.

Suivant ses études, à la poursuite de ses ambitions, il part en tournée à dos de cheval, pour un temps avec un groupe. Il vit une vie déréglée et sans restrictions. À un moment donné, il quitte le groupe. Voyageant seul, un soir, il s'arrête dans une auberge où il ne reste qu'une chambre. L'hôtelier a beau lui dire qu'à côté, il y avait un jeune homme très malade, possiblement mourant, mais « Je prendrai la chambre » est sa réponse. « La mort n'a pas de terreur pour moi. Voyez-vous, je suis athée » dit-il.

Mais le sommeil ne lui est pas venu comme il espérait. Il entendait les gémissements venant de la chambre d'à côté. Il s'étonnait à se trouver en train de penser que ce mourant ferait mieux de se préparer pour l'autre bord. Feraut bien de faire ce qu'il faut pour son âme, pensa-t-il....

L'idée de la mort commençait à le troubler, à le troubler profondément... puis il pensait à son ami Jacob Eams, et pensait à ce qu'il dirait, lui, avec ses répliques brillants, s'il se trouvait dans sa situation. Ceci a calmé son coeur, au moins quelque peu... Aux petites heures du matin, les gémissements ont cessé, et il a fini par s'endormir.

Le matin, en quittant, il a voulu s'informer à l'hôtelier sur le malade. « Il est mort dans la nuit. » vint la réponse. « C'était un jeune homme de L'université Brown, un certain dénommé... Eams. Jacob Eams. » Jacob Eams ! Son ami. Dans la providence de Dieu, c'était lui dont les gémissements toute la nuit ont pénétré son âme pour le secouer dans son insouciance et dans son vain sentiment de sécurité.

Cet événement bouleverse profondément Adoniram, et il rentre chez lui pour voir ses parents. Pour un temps, il lutte avec Dieu, connaissant la vérité, mais ne voulant pas s'y soumettre. Puis, le coeur brisé, il se rend finalement, se convertissant à Christ, l'implorant d'avoir pitié de lui et de le sauver. On est en Novembre, 1808.

Ephésiens 3:17-19 lui sont devenu cher.

“en sorte que Christ habite dans vos coeurs par la foi ; afin qu'êtant enracinés et fondés dans l'amour, vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur, et connaître l'amour de Christ, qui surpassé toute connaissance, en sorte que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu.”

**J'ai trouvé un Ami qui me vaut,
tout l'or du monde entier.
Il n'y a rien qui ne soit plus beau
que l'amour dont Il m'a aimé.**

**Jésus m'a racheté, Jésus m'a transformé,
Oh, c'est la joie depuis qu'Il est mon Roi,
Jésus m'a sauvé.**

**Cet Ami m'a vu dans mon besoin,
dans mon indignité,
J'étais perdu, et de Dieu si loin,
À Dieu Il m'a réconcilié.**

**De cet Ami, laissez-moi chanter,
Il est si merveilleux.
Son joug est doux, son fardeau léger,
Il reçoit bien quiconque veut.**

Suivant sa conversion, la même énergie qu'il avait démontrée à fuir ce qu'il connaissait de Dieu, est celle avec laquelle il veut servir Dieu. Comment vivre maintenant pour Celui-ci qui l'a tant aimé, jusqu'à donner sa vie pour lui? Comment pourrait-il le mieux lui être agréable? Il se dédie à Dieu le 2 décembre, 1808.

**C'est mon joyeux service D'offrir à Jésus-Christ,
En vivant sacrifice, Mon corps et mon esprit**

**Ref. Accepte mon offrande, Bien-aimé Fils de Dieu!
Et que sur moi descende La flamme du saint lieu.**

« Car l'amour de Christ nous presse, parce que nous estimons que, si un seul est mort pour tous, tous donc sont morts ; et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux.» (2 Cor. 5:14-15)

Le 28 mai, il professe publiquement s'être converti et se joint à une église congrégationaliste à Plymouth.

Puis l'Esprit de Dieu commence à le pousser dans le sens des missions. Prêcher l'évangile. Prêcher l'Évangile à ceux qui ne l'avaient jamais encore entendu.

Son père a espérance qu'il prenne un pastoraat pas trop loin. Mais lisant quelques livres – oh, la puissance de la plume, et son bienfait pour ceux qui lisent – lisant quelques livres, dis-je, sur les missions et les besoins missionnaires entre autres en Birmanie, cela commençait à lui donner un énorme fardeau pour les missions à l'étranger.

À l'école théologique d'Andover pour sa formation biblique, il y avait trois étudiants (Mills, Richards, et Rice) qui commençaient à se réunir pour former une fraternité missionnaire.

Quelle petite semence, mais o combien de potentiel par la puissance de Dieu, dans un pays malheureusement où il n'y avait encore là aucune oeuvre missionnaire étrangère. Les seuls missionnaires qu'il y avait étaient internes au pays, des missionnaires pour commencer des églises dans d'autres parties du pays ou des missionnaires aux indiens, mais aucun qui est allé à l'étranger.

Adoniram se joint à ses trois étudiants et devient vite le meneur en esprit de par son zèle et sa passion.

**O jeunesse, Christ t'appelle, Oui, t'appelle au bon combat.
Il te veut toujours fidèle, Pour le suivre pas à pas.
Sois loyale, sois vaillante, Pure et forte chaque jour;
Sois active, sois fervente, Dieu t'accorde son secours.**

Plus tard dans sa vie, on lui fit la question à sa voir si c'était plus la foi ou l'amour qui le motivait pour les missions. Après une pause de réflexion, la réponse se fit :

« il y avait en moi, à ce moment-là, peu de foi et peu d'amour, mais voici ce qui m'avait influencé. Je me rappelle être dans le bois, derrière l'école théologique d'Andover, et j'étais très découragé, ayant presque perdu coeur. Tout semblait noir. Personne n'avait encore quitté le pays comme missionnaire. Le chemin n'était pas ouvert. Le champ missionnaire était très loin, dans un climat très

inhospitalier. Je ne savais pas quoi faire. Tout d'un coup le dernier commandement de Christ semble m'être venu sur mon coeur directement du ciel. Je ne pouvais plus douter, mais j'ai déterminé tout de suite, immédiatement, à partir de la place où j'étais, d'obéir peu importe le coût, pour la cause d'être agréable au Seigneur Jésus Christ! »

**« Allez et faites de toutes les nations,
de vrais disciples, sauvés, baptisés,
Enseignez-leur à suivre mes instructions »
Dit le Seigneur, le Sauveur bien-aimé.**

**Ref. Faites connaître, faites savoir,
Partout que seul Jésus peut sauver qui veut croire.**

Il a rajouté ensuite ces mots:

« Si le Seigneur te veut comme missionnaire, Il enverra ce mot droit au coeur. S'il fait cela, négligez-le à votre propre péril »

Avec cet appel missionnaire auquel il a répondu en février 1810, comment ferait-il? Pas d'église encore qui pratiquait leur mandat biblique d'envoyer de leur membre comme missionnaire. Il n'y avait pas de société ou d'agence missionnaire pour aider dans cette entreprise. Mais, de cette petite fraternité d'étudiants pour les missions est sortie les débuts d'un mouvement missionnaire.

Le 6 février 1812, juste un jour après s'être marié à Ann Hasseltine, Adoniram et son nouvel épouse ont été commissionné avec quelques autres pour les missions étrangères.

Voici la lettre qu'Adoniram avait envoyé auparavant au père d'Ann, M. Hasseltine, pour lui demander la main de sa fille en mariage.

« J'ai maintenant à vous demander si vous consentiriez à dire adieu à votre fille le printemps prochain, de ne plus jamais la revoir dans ce monde, si vous consentiriez à la voir partir pour un pays païen, et de la voir sujette aux peines et misères d'une vie missionnaire, si vous consentiriez à la voir exposer aux dangers de l'océan, aux influences fatales des climats du sud de l'Inde, à la voir goûter à la

désolation, à des manques de toutes sortes, à la dégradation, aux insultes, la persécution, et peut-être même à une mort violente?

Pouvez-vous consentir à tout ceci pour la cause de Celui qui a quitté Sa demeure céleste et est mort pour elle et pour vous, pour la cause des âmes immortelles perdues; pour la cause de Sion et la gloire de Dieu? Pouvez-vous consentir à tout ceci dans l'espérance de la retrouver bientôt dans la gloire, avec une couronne de justice rendue encore plus brillante par l'acclamation de louanges au Seigneur venant des païens qui auront été, à travers elle, sauvés du désespoir et du jugement éternel? »

Gloire à Dieu. M. Hasseltine dit « oui ».

La passion d'Ann n'était pas moindre que celui d'Adoniram:

« Je ne suis pas seulement prête, écrit-elle dans son journal, à passer mes jours parmi les païens à chercher à leur faire connaître l'évangile et les voir sauvés, mais je trouve un grand plaisir à une telle possibilité. Oui, je pense que je préférerai aller en Inde, même malgré les difficultés presque insurmontables en chemin, que de rester ici dans mon pays et jouir des comforts et du luxe que la vie ici nous présente. »

Quatorze jours après leur mariage, treize jours après avoir été commissionnés, en un dimanche 19 février, 1812, Adoniram, 23 ans, et son épouse Ann, 22 ans, embarquent avec des collègues missionnaires, les Newell, pour la ville de Calcutta, aux Indes.

Tous ont besoin d'entendre la nouvelle de Jésus-Christ, venu pour les sauver. Comment invoqueront-ils le Fidèle, sans croire et sans en entendre parler?

Ref **Faites connaître, faites savoir,
Partout que seul Jésus peut sauver qui veut croire.**

Ce fut un voyage non sans moins historique pour plus qu'une raison. Durant le long voyage, l'étude approfondie du sujet du baptême, à partir des textes bibliques Grec du Nouveau Testament, ont amené ce premier équipe missionnaire à voir le bien fondé de la position des églises

baptistes sur le sujet. Courageusement, ils n'ont pas laissé leurs circonstances et le risque de perdre tout leur soutien dicter leur convictions, mais, coûtera ce que ça coûtera, ils ont changé de dénomination, se fiant à la provision, à la direction et à la providence du Seigneur. Par obéissance à leur bien-aimé Seigneur, ils se sont faits baptiser par des missionnaires baptistes anglais, en témoignage de leur foi en Christ leur Sauveur, à Calcutta, en Inde, le 6 septembre, 1812.

C'était des mois difficiles où les portes pour commencer leur ministère missionnaire en Inde ont resté fermé. De plus, leur collègue Harriette Newell eut un accouchement difficile et a perdu son nouveau-né, et est décédé elle-même quelques instants après. Son mari, brisé et malade, a dû retourner aux Etats-Unis. La santé de Luther Rice, un autre collègue qui était arrivé pour travailler avec eux, se compliqua aussi, et lui aussi a dû retourner aux Etats-Unis, où il est resté pour prêcher sur les missions dans les églises baptistes, Dieu l'utilisant pour animer une flamme pour l'envoi et le soutien de missionnaires à l'étranger.

Avec le décès de Harriette Newell, et le départ de son mari et celui de Luther Rice, Adoniram et Ann étaient rendus seuls à rester. La solitude dans un pays où les portes se fermaient sans cesse pour une place où travailler, dans la nuit noire de ces circonstances difficiles, leur cri de cœur s'élevait au Seigneur:

**Oh Seigneur, dans la nuit sombre, Nos désirs volent vers Toi.
Nous goûtons la paix sans ombre, Dont se nourrit notre foi.
Ta tendre miséricorde Nous entoure à chaque pas,
Notre coeur ému déborde, Mais nous ne Te voyons pas.**

**Nous Te connaissons sans doute, Jésus, bien mieux qu'autrefois,
Quand Tu poursuivais Ta route, T'avançant jusqu'à la croix.
L'Église Te considère, Seigneur, non plus ici bas,
Mais au ciel, auprès du Père, D'où bientôt Tu reviendras.**

En attendant Son retour, ils avaient soif d'oeuvrer pour leur bien-aimé Sauveur.

Finalement, après deux ans de portes fermées aux Indes, Dieu ouvre une porte et le 27 juin, 1814, les Judson partent en bateau pour Rangoon, en Birmanie. Leur premier-né est mort-né en chemin et, dans l'accouchement difficile, Ann passe proche de la mort aussi. Par la grâce

de Dieu, ils commencent l'oeuvre missionnaire avec grande patience et courage. Ils persévérent et travaillent dur. Adoniram passe 12 heures par jour pour apprendre la langue Birmane. Le 11 Septembre 1815, Ann donne naissance à Roger Williams Judson. Quelques jours auparavant, ils avaient entendu la nouvelle de leur commission missionnaire qui s'était passé un an et demi plus tôt par le nouvellement-formé Conseil Baptiste pour les missions à l'étranger. Dieu ne les avait pas abandonner.

Les Judson connaissent encore le deuil quand ils doivent enterrer leur petit Roger. Il n'avait vécu qu'un maigre petit 7 mois. Leur foi, bien qu'éprouvé, avait pour objet leur merveilleux Sauveur.

**Par la foi, cet oeil de l'âme, Montant plus haut que les cieux,
L'Épouse contemple, acclame Son Rédempteur glorieux.
Dans l'extase, elle T'adore, Et désire Ton retour,
À son bonheur manque encore, D'être avec Toi pour toujours.**

**Ainsi, nous pouvons attendre, Ce jour, de tous le plus beau,
Où Ta voix puissante et tendre, Ouvrant aux morts le tombeau,
Des vivants qu'elle rassemble, Enfin comblera l'espoir.
Nous partirons tous ensemble; Seigneur, nous allons Te voir !**

En juillet 1816, le premier traité dans la langue Birmane est complété, imprimé et distribué. Dix mois plus tard, le 20 mai, 1817, une première portion de la Bible en Birman, l'évangile de Matthieu, est complétée. Le climat de la Birmanie leur est difficile. Ils luttent souvent avec la maladie, la fièvre. Ils survivent à une épidémie de choléra.

Et Finalement, enfin, après 7 années de leur départ des États-Unis, 7 longues années sans voir de fruit, ils ont pu baptisé un premier converti Birman, Moung Nau. Le 27 juin 1817.

D'autres conversions suivent peu à peu, d'autres pamphlets, d'autres livres de la Bible traduit. Le travail continue ainsi lentement, de peine et de misère, grugeant leur santé. Finalement, Ann Judson, doit retourner aux États-Unis pour récupérer. Elle part le 21 août 1821.

Pendant ce temps, le travail missionnaire continue, malgré les temps de persécutions et d'opposition à l'oeuvre. La guerre spirituelle bat son plein pour les âmes en Birmanie.

Le 18^e converti Birman se fait baptisé le 21 août, 1822. Un peu plus tard, le 12 juillet, 1823, la traduction du Nouveau Testament est achevée et quelques mois après, Mme Judson est en mesure maintenant de revenir et retrouver son mari.

Les peines qu'ils ont connues jusqu'à ce temps ne sont rien de ce qui s'en venait. Le 8 juin 1824, les autorités Birmanes viennent violemment arrêter Adoniram et le jeter en prison. La guerre avait éclaté entre la Birmanie et l'Angleterre, et les Birmans ne faisaient pas trop de différence entre les Anglais et les Américains. De longs mois de traitements cruels commencent. Les ceps aux pieds, dans une hutte sans fenêtre, dans la chaleur torride de l'Asie tropicale, dévoré par les moustiques, les jours passent lentement. La nuit, on élève les pieds des prisonniers par les ceps, pour que seul les épaules et la tête touchent le sol, qui, soit dit en passant, est infesté de vermines, de saletés, et d'insalubrité. Ann, bien qu'enceinte, travaille fort à visiter son mari et les autorités pour plaider pour lui, et réussit à atténuer quelque peu les mauvais traitements. Le 26 janvier 1825, elle met au monde leur fille, Maria Elizabeth Judson. Adoniram est toujours en prison.

Après onze mois comme ça, d'emprisonnement cruel, Adoniram est à peine reconnaissable. Les autorités le prennent, lui et les autres prisonniers pour le faire marcher vers une autre prison, à plusieurs jours de marche. Dans cette condition, pied nus, ensanglantés, ça sentait la fin pour Adoniram. Pas à pas, avançant, les pieds ensanglantés, voyant mourir d'autres prisonniers autour de lui, il aurait été naturel de se demander pourquoi être venu en Birmanie:

Tant de douleurs, de peine, de perte, de mort. Leur premier né, mort né, Roger leur fils, 7 mois, plusieurs collègues missionnaires. Sa femme était très malade, Maria leur fille n'allait probablement pas survivre, Lui verrait probablement sa fin bientôt.

Il aurait pu être un grand dirigeant aux Etats-Unis, un pasteur d'une grande église. Il avait quitté toutes ces possibilités et était venu ici en Birmanie. Pourquoi? Pour une pognée de convertis dans un milieu hostile, moqueur et cruel. Et les manuscrits de la Bible en Birman, ce qui lui a pris tant de temps à faire, étaient probablement perdus, pris, confisqués, brûlés. Ça en valait-il la peine? Plus qu'une personne,

j’imagine, se verrait poser cette question. Pour lui, il continuait à regarder par la foi à Son Sauveur.

**Quand la tempête sévit, et les flots sont sans répit,
La paix règne dans mon cœur, je connais le vrai bonheur,
Jésus, que mon cœur acclame, est bien l’ancré de mon âme.**

**Et ça tient, mon ancre tient,
Que les flots soient en furie,
Dans mon bateau, si petit,
J’ai Sa grâce qui suffit,
Car, mon ancre tient, mon ancre tient.**

**Hasardeuse est la marée, si périlleux, les courants;
dans la nuit enténébrée, les flots se font fracassants,
Mais mon ancre est bien fixé, bien fixé sur le Rocher**

Dieu est à l’oeuvre. La providence de Dieu dirige. Quand il voyait sa fin si proche, la marche du jour – à laquelle il restait 6 kms à faire – est interrompue soudainement, et, surprise: les prisonniers sont permis de se reposer. Le lendemain matin, guère mieux, souffrant d'une grave fièvre, il ne croit pas pouvoir tenir longtemps dans la marche du jour, mais soudainement, par la douce providence de son Divin Berger, les autorités font venir des chariots pour transporter les prisonniers le reste du chemin.

Et les manuscrits de son travail de traduction de la Bible, Dieu y voyait aussi. Au début, ils étaient enfouis dans la terre, sous leur demeure, mais Ann ne pouvait les laisser là, la saison de pluie s’en venait. Elle les cacha dans un vieil oreiller tout sale qu’elle obtint permission de donner à Adoniram. Quand l’oreiller lui fût enlevé un jour, Adoniram pensa que tout était perdu, mais Dieu aurait le dernier mot et permit que le vieux et sali oreiller soit retrouvé et retourné à la mission. Dieu a préservé son travail. Une fois complétée, la Bible en langue Birmane allait pouvoir être imprimée. Encore de nos jours, la traduction d’Adoniram Judson est celle qui est préférée dans nombres d’églises.

Finalement, la fin de la guerre arrive, et Adoniram est relâché le 30 décembre, 1825. Il est réuni à sa femme, Ann, qui elle-même n’était pas

forte de tous les efforts et visites à la prison, et à sa fille Maria, qui n'est guère mieux.

Mais il doit servir de traducteur pour les négociations finales entre les Anglais et les autorités Birmanes. À l'un de ses voyages pour servir de traducteur, le 24 nov. 1826, il reçoit une lettre. Il s'attendait à recevoir la triste nouvelle de la mort de sa fille Maria. Mais ouvrant vite la lettre, il lit:

« Cher monsieur Judson,

à quelqu'un qui a souffert autant et avec tant de courage, nul est le besoin d'avoir une longue préface à une triste et mauvaise nouvelle. Ça serait cruel de vous torturer avec des doutes et des surprises. Alors, pour en arriver au fait de ces tristes nouvelles en quelques mots: Mme Judson n'est plus. »

Ann, son bien aimée épouse. Morte un mois plus tôt. À 37 ans. Son deuil est profond et long. Rajoutant à la peine, sa fille Maria quitte, elle aussi, la terre des vivants le 24 avril, 1827. Elle n'avait que 2 ans et 3 mois. En quinze ans de mariage, il ne lui restait personne. Aucun des enfants, sa femme non plus. Cette année-là, il avait aussi reçu la nouvelle du décès de son père, qu'il n'avait pas revu depuis qu'il était parti comme missionnaire. Le poids de son sacrifice semblait parfois lourd. Le coût de son service semblait élevé. Mais le Dieu de toute grâce l'aida à mettre tout cela en perspective de la gloire à venir.

Il continua l'œuvre par la foi en Son Dieu souverain, mais n'étant plus le même pour un temps, pour un long temps de trois ans de deuil, mais le Dieu de toute consolation était là pour ranimer et fortifier. Il fait passer au creuset, et l'or en ressort plus pur.

**Lorsqu'Il nous éprouve, c'est pour qu'Il nous trouve,
Plus précieux que l'or.**

**Dieu n'agit ni sans plan, ni sans dessein,
L'épreuve de Son serviteur est pour son bien.
Rendez grâces au Père vous qui êtes son enfant.
Il vous tiendra jusqu'à la fin.**

Réjouis-toi, mon cœur, en Christ Ton Seigneur.

**Il est toujours amour et ne fais point d'erreur,
Lorsqu'Il nous éprouve, c'est pour qu'Il nous trouve,
Plus précieux que l'or.**

En 1831, il écrit à Sarah Boardman, qui venait de perdre son mari. George et Sarah Boardman étaient arrivés 7 ans plus tôt, en 1824, nouvellement mariés, pour joindre l'œuvre missionnaire en Birmanie. Dieu avait ouvert des portes avec eux dans la tribu des Karen, qui étaient très réceptifs à l'évangile.

La lettre d'Adoniram se lisait comme suit:

« Je peux t'assurer que des mois et des mois de tristesse pénétrante sont devant toi que tu le veuilles ou non. Mais prends la coupe amère de douleur des deux mains, et assis-toi à ton passé, et tu apprendras un secret, qu'il y a un fond doucereux et sucré au fond de la coupe amère de douleur. »

**La croix que Dieu me donne A porter ici bas,
Est jointe à la couronne Qui ne se flétrit pas.
Celui qui me l'impose Se nomme mon Sauveur;
Sur Lui je me repose, Il est mon défenseur.**

**Le premier, sur Lui-même, Il a chargé la croix;
Après lui, puisqu'Il m'aime, Dois-je craindre le poids?
Jésus en qui j'espère Et qui le prit sur Lui,
Me la rendra légère; Il est mon sûr appui.**

**C'est Lui dont la sagesse Me trace mon chemin,
Lui qui, dans ma faiblesse, Me tend toujours la main.
C'est Lui qui renouvelle Ma force chaque jour;
Jamais ce Dieu fidèle N'a trompé mon amour.**

**Prends donc, prends sans tristesse. Ô mon âme, ta croix!
Du Seigneur la sagesse En mesure le poid.
La douleur qu'Il t'envoie Bientôt disparaîtra;
D'une éternelle joie Ton Dieu te comblera.**

- C. d'Hurhan (Prélude, 507)

Trois ans plus tard, le 31 janvier, 1834, la traduction de la Bible fût finalement terminée. Il avait 46 ans. 20 ans de persévération dans un travail pointilleux, méticuleux, difficile. Il a continué jusqu'à finir ce qu'il avait commencé.

Quelques semaines plus tard, il reçut une lettre de la veuve de George Boardman. Sarah se réjouissait de la complétion de la Bible en langue birmane. Elle était restée comme missionnaire après la mort de son mari.

Dieu dirigea et le 10 avril, on pouvait s'y attendre, Adoniram et Sarah furent mariés. Tenez-vous bien. Autant que Dieu avait enlevé à Adoniram, Il lui redonne et plus.

- Le 31 octobre, 1835, Abigail Judson est née.
- Dieu leur donne la bénédiction, le 7 avril, 1837, à voir Adoniram Brown Judson leur être né.
- Le 15 Juillet 1838, Elnathan Judson vient au monde.
- Le 31 décembre, 1839 c'était au tour du petit Henry Judson à voir la lumière du jour.
- Petit bémol, le 8 mars, 1841 Luther Judson, tristement, est mort-né.

Après quoi, Sarah et ses autres enfants sont devenus très malades. La famille doit partir en bateau pour cause de santé. Durant le voyage, le petit Henry est mort.

- Un prochain fils leur est né un an plus tard, le 8 juillet 1842. Ils le nomment Henry Hall Judson.
- Le 18 septembre, 1843, Charles Judson est né.
- Le 27 décembre, 1844, Edward Judson est né.

En tout Dieu bénit Adoniram et Sarah Judson de huit enfants.

Mais dans tout ce temps-là où se passent ces naissances physiques, il y a aussi des naissances spirituelles. Les conversions des natifs commencent à se multiplier, particulièrement dans les tribus des Karens.

En 1845, la santé de Sarah se détériore rapidement. Ils partent mais, en route pour les États-Unis, Adoniram perd son deuxième épouse le 1 septembre, 1845. Il a 57 ans.

Une chose particulière lui tenait grandement à cœur. Finir le dictionnaire anglais-Birman. Ceci servirait d'outil important dans le ministère des générations futures.

Il rencontre une auteure chrétienne célibataire, du nom d'Emily Shubeck, à qui il demande d'écrire une biographie de sa dernière épouse, Sarah. Dieu dirige et les deux se marient le 1^{er} juin 1846. Il a 58 ans. Ils partent 1 mois plus tard pour ce qui va être pour Adoniram son dernier voyage pour la Birmanie. Pendant qu'il s'affaire surtout à la deuxième moitié du dictionnaire Anglo-Birmanais, Emily Judson finit les mémoires de Sarah Judson un an après, en juin 1847, puis, en décembre de cette année-là, elle donne naissance à Emily Frances Judson,

Finalement, à 60 ans, Adoniram finit le dictionnaire pour que tout le travail linguistique qu'il avait accompli par la grâce de Dieu puisse être utile à d'autres dans l'oeuvre de proclamer l'évangile. Sa passion était les âmes perdues. Il ferait tout dans son pouvoir pour que l'évangile puisse être proclamé, entendu, compris, pris en compte et accepté.

Vers la fin de cette année-là, 1849, il attrape une grippe très sévère, et les jours arrivent où la souffrance devient très aigüe. Les docteurs recommandent un voyage en bateau pour repos et récupération. Son épouse Émily est enceinte de leur deuxième enfant, et est assez avancé dans cette grossesse. Elle ne peut pas aller avec lui. Le 3 avril, 1850, il part, accompagné d'un autre missionnaire. À son épouse qui lui souhaite ses voeux et son amour, il peut à peine répondre en bougeant ses lèvres, sans réussir à faire de sons.

Deux semaines plus tard, il semble prendre du mieux, quand un mardi après-midi, son état se dégrade gravement. Il est si souffrant, et son agonie est dure à regarder pour ceux qui l'accompagnent. Vient vendredi et il savait sa fin arriver. Il dit en langue Birmane, « c'est fait. Je m'en vais. Occupez-vous bien de ma chère dame. » Puis il s'endort. Il n'avait plus de respiration.

**Voir mon Sauveur face à face,
Voir Jésus dans Sa beauté,
Ô joie! ô suprême grâce!
Ô Bonheur félicité!**

Oui, dans ta magnificence, je Te verrai divin Roi!

Pour toujours en Ta présence, je serai semblable à Toi.

**Le poids de mon sacrifice,
En perspectiv', si petit,
Oui, ce coût de mon service,
Vaudra tant Le voir ravi.**

**Voir enfin de Christ la face...
Les maux sont tout oubliés.
Et les pleurs font vite place,
À la joie, et à jamais!**

“Car nos légères afflictions du moment présent produisent pour nous, au delà de toute mesure, un poids éternel de gloire,” (2 Cor. 4:17)

C’était 16:14, le vendredi après midi, le 12 avril, 1850. Adoniram a pris son dernier voyage et a atteint sa destination finale et éternelle, auprès de Son merveilleux Sauveur et Seigneur Jésus-Christ. Pour Qui il avait tout quitté, père, mère, frères, soeurs, oncles et tantes, amis et parenté, pour se donner à servir Son Maître et accomplir Sa volonté. Il n'a pas regardé à son confort, à son bien, à ses préférences, à ses ambitions, mais en ayant tout mis au pied de la croix, là où il avait trouvé le salut éternel de son âme, il a voulu obéir à la grande commission, et faire connaître l'évangile aux millions de gens au loin en Asie qui n'avaient jamais entendu l'évangile. Il ne s'est pas découragé quand le chemin n'était même pas encore ouvert, quand il n'avait pas encore même de société missionnaire ou d'églises qui avait encore envoyé de missionnaire. Pour lui, il n'y avait qu'une chose à faire, obéir et faire confiance au Seigneur pour ouvrir les portes.

Il ne s'était pas découragé quand mois après mois, les portes se fermaient pour même commencer son oeuvre.

Il ne s'était pas découragé quand année après année, il ne connaissait aucun fruit pour ses labeurs.

Il ne s'était pas découragé des nombreux heures, de nombreux jours, des nombreux mois et des nombreuses années que ça prendrait à apprendre la langue, à composer des traités, à traduire la Bible.

Il ne s'était pas découragé quand nombres de ses proches et de ses bien-aimés, de ses enfants, deux épouses, ont goûté la mort prématurée.

Il ne s'était pas découragé quand il a souffert des agonies atroces dans les prisons, dans les marches forcées, par des maladies de toutes sortes.

Le Seigneur Jésus était digne de confiance, et il s'est confié en Lui pour persévéérer. Il avait espéré, dit-on, qu'il y ait 100 convertis de son oeuvre, mais le Seigneur a multiplié ses attentes et son oeuvre a vu le commencement de 100 églises.

L'appel qu'il a reçu est le même pour vous et moi. Le Seigneur, mort sur la croix, a fait autant pour vous et moi que pour lui, et la motivation qu'il a trouvée en ce Sauveur mort par amour pour lui, et la même motivation que nous devrions trouver pour nous donner à Lui sans réserve, sans retenue, sans hésitation et sans chagrin. Ce que Dieu peut faire avec un de ses enfants qui lui obéit est sans limites. Obéissons à ce que le Seigneur demande de nous. Soyons fidèles à donner au Seigneur, à donner à son oeuvre missionnaire. Soyons fidèles au Seigneur. Soyons fidèles à nos engagements. Soyons fidèles à témoigner nous-même, et soyons fidèles à aller là où Dieu nous envoie.

À l'avant donc, dans l'oeuvre missionnaire:

Prier, donner, témoigner et aller.

O Dieu d'amour, oui, prends ma vie entière:

Je Te la dois, car Tu m'as racheté.

Ref. Faites connaître, faites savoir,

Partout que seul Jésus peut sauver qui veut.

Livres et ressources consultés :

www.wholesomewords.org

ZINZENDORF ET LES MORAVES

Qu'est-ce que ça a pris pour que des personnes quittent tout pour aller aux quatre coins de la terre pour répandre la Parole de Dieu? Une passion pour Jésus-Christ, celui qui nous a donné la grande commission. Une passion qui fait sauter et crier de joie en pleine nuit comme un enfant John G. Paton parce qu'il est tellement excité à cette occasion de la sortie des premières pages de sa presse nouvellement montée, premières pages de la Bible qu'il avait, avec tant de luttes et d'effort, réussies à traduire dans la langue natale de ces cannibales dans les quelques petites îles perdues du Pacifique Sud où il est allé comme missionnaire. Une passion qui en amèneraient d'autres, comme Hans Egede, à aller dans un autre coin perdu et éloigné, mais tout autant important aux yeux du Seigneur, dans l'autre direction, vers le froid du grand nord cette-fois, jusqu'au Groenland, pour atteindre les Inuits avec la Parole de Dieu.

Une passion pour Jésus-Christ est la clé pour renoncer à tout est partir pour que personne ne soit oublié, et que tous puissent avoir accès à la Parole de Dieu.

Une passion pour Jésus-Christ qui se communique et en enflamme d'autres. Aussi faut-il se laisser enflammer. Le conte Zinzendorf et les frères Moraves se sont laissés enflammer, pour leur part, quand ils ont eu l'occasion de rencontrer le missionnaire Hans Egede avec deux convertis Inuits. Et ce qu'ils ont fait à leur tour avec la flamme de leur passion pour Jésus-Christ et Sa parole peut nous enflammer à notre tour.



Nikolaus Ludwig von Zinzendorf, 1700-1760



John G. Paton,
1824-1907



Hans Egede, 1686-1758

Dans cette troisième session de notre journée de la Bible 2015, apprenons à propos du comte Zinzendorf et les frères Moraves. Pour ce, je vous partage, avec quelques ajouts, un texte d'un dénommé David Smithers, intitulé « Zinzendorf et les Moraves; La prière faconne l'histoire.»

Tout au long de l'histoire de l'Eglise, ceux qui ont eu un amour pour Jésus le plus ardent ont toujours été ceux qui ont ressenti le plus le besoin de davantage de Sa présence. C'est certainement à cette catégorie de saints que le comte Zinzendorf appartient. Pour Zinzendorf, aimer la communion avec Christ était la manifestation essentielle de la vie chrétienne. Pendant toute la vie de Zinzendorf, "Sa présence bénie" fut tout son thème, et ceci avec une force consumante. Il avait choisi d'adopter très tôt dans sa vie comme devise personnelle cette confession devenue maintenant célèbre : "J'ai une passion; c'est Jésus, uniquement Jésus."

**T'aimer Jésus! Te connaître, Se reposer sur Ton sein,
T'avoir pour son Roi, son Maître, Pour son breuvage et son pain;
Savourer en paix ta grâce; De ta mort, puissant Sauveur,
Goûter la sainte efficace, Quelle ineffable douceur!**

**Rien, ô Jésus, que Ta grâce, Rien que Ton sang précieux,
Qui seul mes péchés efface, Ne me rend saint, juste, heureux.
Ne me dites autre chose, Sinon qu'Il est mon Sauveur.
L'auteur, la source et la cause De mon éternel bonheur!**

Nikolaus Ludwig von Zinzendorf, ou Nicola Louis, comte de Zinzendorf, est né le 26 mai 1700 à Dresde, en Allemagne. Il est décédé le 9 mai 1760 à Herrnuta. Il fût une figure majeure de ceux qui voulait revenir à l'autorité de la Parole de Dieu en matière de foi et de pratique. Au départ, pasteur Luthérien, il est devenu évêque à partir de 1737 de l'église dite des frères moraves.

Un homme de prière

Comme conséquence découlant de l'amour passionné qu'il avait pour Christ, Zinzendorf vécut une vie disciplinée dans la prière. " Le comte Zinzendorf avait appris tôt dans sa vie le secret de la prière prééminente. Il avait été si actif dans ses efforts pour établir des cercles de prière qu'au moment de quitter le collège de Halle à l'âge de 16 ans, il apporta au célèbre professeur Franke une liste de sept organisations de prière. " Ce fut également le comte Zinzendorf qui fut utilisé pour encourager la prière en vue d'une fraîche effusion du Saint-Esprit, ce qui précéda le grand réveil morave. John Greenfield nous relate la prière constante qui suivit le réveil de 1727. " Y a t-il jamais eu dans toute l'histoire de l'Eglise une si impressionnante réunion de prière telle que celle qui a commencé en 1727 et qui s'est prolongée pendant 100 ans? Cela était connu sous le nom " d'Intercession de chaque heure ". Et cela voulait dire que des frères et sœurs se relayaient pour que des prières sans interruption montassent vers Dieu pour tout le travail et tous les besoins de Son Eglise. " Le meilleur antidote pour une Eglise sans puissance est l'influence d'un homme de prière. L'influence de la vie de prière du comte Zinzendorf ne se limita pas à une seule petite communauté. Elle s'exerça en définitive sur le monde entier.

**La foi renverse devant nous Les plus fortes murailles;
La foi triomphe des verrous Et gagne les batailles.**

**Aux pieds du Christ la foi conduit Nos âmes en détresse.
C'est notre étoile dans la nuit, C'est notre forteresse.**

- Conte Zinzendorf

Qui sont ces moraves dont il est question?

Je cite un court résumé:

À la suite de l'excommunication, en 1412, et de la condamnation au bûcher, en 1415, du réformateur Jan Hus, un mouvement prend naissance qui revendique la liberté de prêcher et qui s'oppose à la richesse du clergé. Lors de la Réforme, ce mouvement, l'Union des Frères ou bien Frères Tchèques, se rallie au protestantisme. Le comte

Nikolaus Ludwig von Zinzendorf (1700-1760) accueille cette Église, persécutée en Moravie ; elle s'installe en Saxe en 1722. Elle développera par la suite une très forte activité missionnaire, notamment au Groenland, en Afrique et parmi les esclaves des Antilles. Plus tard, des congrégations de cette Église vont s'installer aux États-Unis.

Cette Église développa sa propre doctrine, voulant retrouver la fraternité des premiers chrétiens. Ils élisent leur clergé et rejettent la hiérarchie officielle, traduisent la Bible en langue vulgaire. Dans ce mouvement, on prône l'importance de l'éducation et l'on dénonce l'intolérance religieuse. [wikipedia]

Cette communauté de croyants avait un riche dévouement pour le Seigneur et Son Évangile, dévouement baigné dans la prière, et enrichi par de nombreux cantiques sobres, riches, bibliques, dont on a quelques exemples encore dans nos recueils, que je vous partage à travers cette présentation, et dont on reconnaît l'origine par la mention « Psalmodie Morave ». D'autres des chants dans cette présentation nous viennent du Comte Zinzendorf.

**Voici l'enfant nous est né Et le Fils nous est donné!
A Dieu gloire dans les cieux, Grâce et paix dans ces bas lieux!**

**Il vient de l'humanité Revêtir l'infirmité,
Et porter sur une croix De nos péchés tout le poids.**

**Je t'adore, ô divin Roi! Qui T'abaisses jusqu'à moi.
Viens établir pour jamais En nous Ton règne de paix.**

**Maintenant que dans les cieux Tu règnes victorieux,
Prépare tous tes élus A Ton retour, ô Jésus!**

Des âmes pour l'Agneau

A mesure que Zinzendorf croissait dans sa passion pour Jésus, sa passion pour les perdus s'intensifiait également. Il se détermina à

évangéliser le monde avec une poignée de saints, équipés seulement d'un amour brûlant pour Jésus et de la puissance de la prière. La Fraternité Morave reçut et perpétua immédiatement la passion de son responsable. Un sceau fut conçu pour exprimer leur zèle missionnaire qu'ils venaient de découvrir. Le sceau était composé d'un agneau sur une terre rouge cramoisi, de la croix de la résurrection et d'une bannière de triomphe avec l'inscription : "Notre Agneau a vaincu, suivons-Le." Les Moraves se reconnaissaient eux-mêmes comme redevables vis-à-vis du monde pour lui apporter l'Evangile dont ils se considéraient les administrateurs. On leur enseigna à embrasser un mode de vie centré sur le renoncement à soi, le sacrifice et l'obéissance immédiate.

**Seigneur! Sanctifie nos jours, nos moments;
Fais que notre vie, T'honore en tout temps.
Que de Ta présence, au milieu de nous,
L'heureuse influence nous pénètre tous.**

**Nous voulons sans cesse Marcher par la foi
Et dans la détresse, Regarder à Toi.
Heureux qui repose Sur Ton bras puissant.
On a toute chose En Te possédant.**

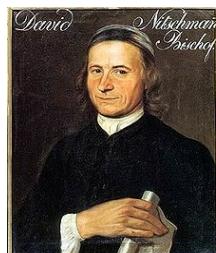
Ils répondirent à l'appel de l'Agneau d'aller partout, particulièrement dans les endroits les plus durs et les pires, qu'ils considéraient prioritaires. Comme pionniers, ils furent plus audacieux qu'aucun autre soldat de la croix ; il n'y a jamais eu d'hommes plus patients ou persévérandts dans les difficultés, ou plus héroïques dans la souffrance, ou plus entièrement consacrés à Christ et aux âmes humaines que ne le furent les hommes de la Fraternité Morave.

Les Moraves expliquent admirablement leur motivation pour les missions dans le compte-rendu évangélique suivant datant de 1791: " La raison simple qu'ont les frères d'envoyer des missionnaires dans les nations éloignées, était et est l'ardent désir de promouvoir le salut à leurs semblables, en leur faisant connaître l'Evangile de notre Sauveur Jésus-Christ. Ils sont affligés de savoir que tant de

représentants de la race humaine, par milliers, par millions, sont assis dans les ténèbres et gémissent sous le joug du péché et sous la tyrannie de Satan. Et, se rappelant les glorieuses promesses données dans la Parole de Dieu, en vertu desquelles les païens aussi seraient au bénéfice des souffrances et de la mort de Jésus ; et considérant Ses commandements à Ses disciples d'aller dans le monde entier pour prêcher la Bonne Nouvelle à toute la création, ils étaient remplis d'un confiant espoir que s'ils allaient dans l'obéissance et la foi dans Sa Parole, leur travail ne serait pas vain dans le Seigneur. Ils n'étaient pas effrayés devant la pensée de la petitesse de leurs moyens et de leurs capacités, ni même devant le fait qu'ils connaissaient à peine la façon dont ils allaient atteindre les païens après le salut desquels ils avaient si ardemment soupirés, ni par la perspective des privations de toutes sortes à endurer et même sans doute par la perte de leurs propres vies dans cette entreprise. Mais bien plutôt, l'amour pour leur Sauveur et pour leurs semblables pécheurs pour lesquels Il versa Son sang pesait beaucoup plus lourd que toutes ces considérations. Ils allèrent de l'avant avec la force de leur Dieu et Il accomplit des merveilles par leur intermédiaire. "

**Soleil de justice, Jésus, bon Sauveur!
Sois à tous propice: Sauve le pécheur!
Que Ta connaissance couvre l'univers,
Comme l'onde immense l'abîme des mers!**

**La terre soupire, Seigneur après Toi,
Elle te désire, saint et juste Roi.
A Toi la victoire, ô Dieu de bonté!
A Toi seul la gloire pour l'éternité!**



David Nitschmann,
1695?-1772



Johann Leonard Dober
(1706-1766)

Les Moraves avaient appris que le secret pour aimer les âmes humaines résidait dans l'amour pour le Sauveur des hommes. Le 8 octobre 1732, un bateau hollandais quitta le port de Copenhague pour les Indes de l'Ouest hollandaises. A bord se

trouvaient les deux premiers missionnaires moraves, John Leonard Dober, un potier, et David Nitschman, un charpentier. Tous deux étaient des prédicateurs talentueux, prêts à se vendre eux-mêmes comme esclaves pour atteindre les esclaves des Indes de l'Ouest. Alors que le bateau s'éloignait, ils élevèrent la voix en lançant ce cri qui devait devenir un jour la prière de ralliement de tous les missionnaires moraves : " Que l'Agneau qui a été immolé reçoive la récompense de Sa souffrance." Rien ne put surpasser la passion que les Moraves avaient pour les âmes si ce n'est leur passion pour l'Agneau de Dieu, Jésus-Christ.

(Oui, certes, comme c'est dit, les Moraves avaient appris que le secret pour aimer les âmes humaines résidait dans l'amour pour le Sauveur des hommes, par appréciation pour son si grand amour pour nous. Est-on surpris que ce prochain cantique nous vient des frères Moraves?)

**Chef couvert de blessures, Meurtri pour nous pécheurs,
Chef accablé d'injures, D'opprobres de douleurs,
Des splendeurs éternelles Naguère environné,
C'est d'épines cruelles Qu'on Te voit couronné!**

**C'est ainsi que Tu paies Le prix de ma rançon.
Tes langueurs et tes plaies, Voilà ma guérison.
Mon âme criminelle Est à tes pieds, Seigneur;
Daigne jeté sur elle Un regard de faveur.**

Ils avaient tout en commun

Une autre vision qu'avait le comte Zinzendorf était la restauration de la communauté apostolique. Il travailla à établir une communauté de saints qui s'aiment et se soutiennent les uns les autres dans la prière, l'encouragement et dans la responsabilisation les uns envers les autres. Dans une large mesure, la vision de Zinzendorf devint une réalité dans le petit village de Herrnhut. Un profond sens de la communauté était nourri au travers de petits groupes centrés sur des besoins et des intérêts communs, des hymnes originaux et favorisant l'unité ainsi que des réunions de prière continues. En 1738, John Wesley visita " cet endroit joyeux " et fut si impressionné qu'il commenta dans son journal : " J'aurais aimé volontiers passer ma vie

ici... Oh, quand est-ce que ce christianisme couvrira la terre tout comme l'eau recouvre la mer ? "

**O Jésus, Tu nous appelles A former un même corps;
Tu veux que, saints et fidèles, Nous unissions nos efforts.
Fais que rien ne nous divise, Nous ton peuple racheté,
Et qu'à jamais Ton église Demeure dans l'unité!**

**Enrôlés dès la jeunesse Sous la croix du Rédempteur,
Nous voulons l'aimer sans cesse, Le servir d'un même coeur.
Et si notre foi vacille, Ranimons-la chaque jour,
A l'autel où toujours brille, La flamme de Son amour.**

**« De l'amour dont Je vous aime, Aimez-vous, nous dit Jésus;
Aimez! C'est l'ordre suprême, Que je laisse à mes élus. »
Aimons donc, aimons encore, Sans compter et chaque jour;
O Toi que notre âme adore, Mets en nos coeurs ton amour!**

**Oui, Jésus répands la vie Dans les membres de Ton corps;
Sur notre union chérie, Viens répandre Tes trésors;
Allume en nous, tendre Maître, Un amour toujours nouveau;
Alors tous pourront connaître Que nous sommes Ton troupeau.**

Il n'avait pas d'autre bonheur que d'être près de Lui

D'aucune façon la vie de Zinzendorf n'était-elle sans défaut, mais on ne peut s'empêcher d'être touché par sa brûlante passion et sa préoccupation pour la personne de Jésus-Christ. Un aperçu de son amour enflammé pour Jésus apparaît dans la lettre suivante : " Notre méthode de proclamer le salut est la suivante : faire retentir à chaque cœur la réalité de l'amour de l'Agneau qui est mort pour nous, bien qu'il fût Fils de Dieu, s'offrant Lui-même pour nos péchés... par la prédication de Son sang, et de Son amour jusqu'à la croix, même jusqu'à la mort de la croix ; ne jamais, que ce soit dans un sermon ou dans une discussion, digresser même pendant un quart d'heure loin de l'amour de l'Agneau ; ne nommer aucune vertu si ce n'est en Lui, venant de Lui et sur Son compte ; ne prêcher aucun commandement

si ce n'est la foi en Lui ; aucune autre justification si ce n'est l'expiation qu'Il a accomplie en notre faveur ; aucune autre sanctification que le privilège de ne plus pécher ; aucun autre bonheur que d'être près de Lui , de penser à Lui et de faire Son plaisir ; aucun autre renoncement que la souffrance due au manque de Sa présence et de Ses bénédictions ; aucune autre calamité que celle de Lui déplaire ; aucune autre vie qu'en Lui. "

La raison du succès du comte Zinzendorf tient à son allégeance totale à Jésus-Christ et à son amour total pour Lui ! De façon similaire, la raison de l'échec de l'Eglise moderne provient de sa dévotion partagée et de son indifférence ouverte envers Celui qui aime les âmes de Son peuple. En tant qu'Epouse de Christ, nous avons besoin d'une VÉRITABLE repentance comme dans le temps, qui secoue jusqu'aux entrailles. Aujourd'hui, Jésus, l'Epoux au cœur brisé, lance toujours vers nous ce cri : " Mais ce que J'ai contre toi, c'est que tu as abandonné ton premier amour. Souviens-toi donc d'où tu es tombé, repens-toi et pratique tes premières œuvres... " (Apocalypse 2 :4-5)

**Au sein de ma misère, Sauvé par Ton amour,
Pour Toi que puis-je faire? Que T'offrir en retour?
Ah! Du moins, Dieu suprême, Prends à jamais mon coeur:
Qu'il te serve et qu'il t'aime, Plein d'une sainte ardeur.**

**Pour Ta longue agonie, Pour Ta mort sur la croix,
Je veux toute ma vie Te louer, Roi des rois!
Ta grâce est éternelle, Et rien jusqu'à la fin
Ne pourra, Dieu fidèle, Me ravir de Ta main.**

En conclusion, de ce que nous avons appris du conte Zinzendorf et des frères Moraves, nous pouvons observer sept ingrédients et éléments clés d'une église fidèle.

- Un feu pour la Parole de Dieu (Pour qu'on soit en feu pour la répandre au loin, il faut d'abord l'aimer et la chérir dans sa vie personnelle).
- Une soif et une intensité dans la prière.

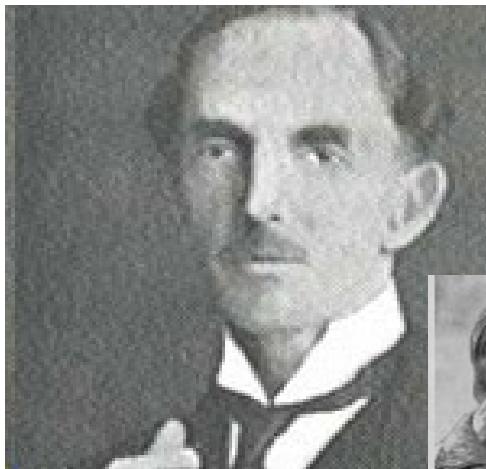
- Un amour pour Dieu se traduisant par l'obéissance à Sa Parole, et le sacrifice de soi-même.
- Une passion pour les âmes, un feu pour les missions.
- Un amour ardent pour les uns les autres.
- La sainteté dans la vie, le renoncement à la mondanité.
- Une richesse dans la musique, en toute sobriété profonde de louange pour Dieu, sans utiliser la musique syncopée de ce monde.

Que nous ayons ces sept éléments dans chacune de nos vies, et dans chacune de nos églises.

Sources:

http://sentinellenehemie.free.fr/bio_zinzendorf.html

Wikipedia.org



C.T. STUDD 1860- 1931

La foi et là où elle nous amène.

Un bateau manqué, et une visite par temps perdu à un théâtre pour se divertir. Voilà qui a changé bien des choses.

Car au lieu d'être du divertissement typique, voilà que M. Vincent entend l'évangile et cela pour la première fois de sa vie. L'évangéliste, D. L. Moody, avait loué la salle de théâtre pour l'occasion d'une campagne d'évangélisation. Touché, M. Vincent se convertit.

La vie changée, il se met à chercher à gagner ses amis et ses connaissances, dont un certain Edward Studd, qui était à la retraite, étant revenu des Indes, où il avait fait une fortune.

M. Vincent réussit de peine et de misère à amener M. Studd à une des réunions de la campagne d'évangélisation de Moody. Mais une fois que celui-ci a entendu l'évangile, il continua d'assister aux réunions et se convertit. On est en 1877, en Angleterre.

**Ma foi trouve enfin son repos
À Christ, je viens brisé.
Je me fis, non sur un crédo,
Mais en sang versé.**

**Ref Je n'ai plus besoin d'arguments,
 Son plaidoirie est là:
 C'est assez que Jésus soit mort,
 Et qu'Il soit mort pour moi.**

**Que Jésus sauve me suffit,
 Sa promesse, j'y crois.
 Moi, grand pécheur, je viens à Lui,
 Par grâce, Il me reçoit.**

C'était fini son ancienne vie. Les courses de chevaux, etc, fini. Maintenant, il se donna en entier à faire connaître l'évangile. Il se met à inviter des prédicateurs pour venir chez lui et prêcher l'évangile à ceux qui accepteraient bien de venir entendre ce message précieux.

Ses propres fils, les trois aînés, non-convertis, désintéressés, sont finalement gagnés, et le même jour, indépendamment, par un de ces prédicateurs invités par leur père.

L'un de ses fils, Charles Thomas Studd, ou plus souvent juste appelé C.T. Studd, décrit ainsi sa conversion, où il a accepté le cadeau gratuit, le don gratuit du salut en Jésus-Christ:

« Je me suis mis à genou, et j'ai dit "merci" à Dieu. Et directement là, à ce moment précis là, la joie et la paix sont entrés dans mon âme. Je savais que j'étais né de nouveau, et la Bible qui avait été si sèche et ennuyante pour moi auparavant, est devenue tout. »

**Sur la Parole, je me fie,
 La Parole de Dieu.
 Le salut est en Jésus-Christ,
 Par Son sang, pour qui veut.**

**Ref Je n'ai plus besoin d'arguments,
 Son plaidoirie est là:
 C'est assez que Jésus soit mort,
 Et qu'Il soit mort pour moi.**

**Saint-Bien-Aimé qui m'as sauvé,
O Jésus mon Sauveur,
En retour pour Te remercier,
Voici prends tout mon coeur.**

Malheureusement, pour les prochains six ans, Charles laisse son coeur se refroidir, et s'adonne tout entier à exceller au Criquet. Il devient une sensation nationale dans ce sport.

Son père meurt deux ans après sa conversion, et l'un de ses frères, bon joueur lui-même au criquet, était en feu pour le Seigneur. Il jouait au criquet, mais ce n'était pas sa passion. Le Seigneur Jésus était sa passion, et Le faire connaître était ce qui était sur le coeur de son frère George.

**En feu pour le Seigneur,
Soit en feu pour Dieu, mon coeur.
Que mes las tièdeurs soient consumés
Et que mes distractions soient brûlées.**

**En feu pour le Seigneur,
Je veux être enflammé pour Toi, Seigneur.**

**En feu pour les perdus,
Oui, les gagner à Jésus.
Que le feu duquel ils sont si près,
Me motive à les en arracher.**

Deux vieilles dames priaient, et persévéraient dans la prière que Dieu ramène le jeune Charles de son rétrograde. Dieu a répondu à leur prière justement par G.B. Studd. Celui-ci tombe malade, très malade. À son chevet, présumant que son frère est sur son lit de mort, il se mit à réfléchir sur son frère et ses valeurs.

Maintenant, que vaut toute cette popularité du monde à Georges? Qu'est-ce que vaut toute la gloire et la flatterie, d'être une personne fameuse? Qu'est-ce que ça valait de posséder toutes les richesses de ce monde, quand un homme vient à être face à face avec l'éternité?

Une voix semblait lui répondre: vanité des vanités, tout est vanité. Est-ce que ça valait vraiment la peine de poursuivre l'honneur et la gloire de ce monde? Le sport, le Criquet, n'était que des choses passagères. La gloire qu'il avait d'être un star, cette gloire fuirait bien vite elle aussi. Qu'est-ce qu'il aura dans l'éternité de tout ça? Rien. Non, valait mieux vivre pour le Seigneur, sa cause éternelle, sa mission.

Dieu a utilisé cet événement pour réveiller l'esprit de Charles. Il a épargné aussi son frère, qui en fait, s'est remis de sa grave maladie.

**En feu d'un feu du ciel,
Pur et sage et non charnel,
Que mon coeur soit entier de ferveur,
Plein d'amour, de foi et de douceur.**

**En feu pour le Seigneur,
Je veux être enflammé pour Toi, Seigneur.**

**En feu et dévoué,
À mes frères bien-aimés:
Suivre le modèle de Jésus,
Servir humblement, sans retenu.**

Pour quelques mois, Charles s'est mis à chercher la face de Dieu sur sa volonté dans sa vie. Où aller, que faire? Comment le servir?

En cherchant la face du Seigneur à ce sujet, il a vu son propre besoin de recevoir la plénitude du Saint-Esprit. Et voyant ce besoin biblique, avec la foi simple, comme celle d'un enfant, il a reçu cette plénitude, dans un abandon total à la volonté de Dieu et la foi en la promesse de Dieu.

La réponse de Dieu ensuite ne tarda pas à venir. Dieu l'appelait à servir à temps plein, et à aller en Chine comme missionnaire. Sa famille s'y opposait, mais pour lui, le choix était clair, servir Dieu et abandonner sa famille ou préférer sa famille à Dieu, ce qui lui était impensable. Sa famille trouvait qu'aller en Chine ferait qu'il gaspille ses talents et ses prouesses. Il pourrait se servir de sa grande influence et sa notoriété en Angleterre pour influencer beaucoup de jeunes gens pour le Seigneur. Ça serait mieux que d'être perdu quelque part à l'intérieur de la Chine.

Mais devant toute l'opposition humaine, c'était à Dieu qu'il voulait obéir, et, cherchant vraiment la pensée du Seigneur sur ce qu'il devait faire, il tomba sur le passage: Mat. 10:26 « et l'homme aura pour ennemis les gens de sa maison ».

À partir de là, il n'avait pas de recul, ni de regard en arrière. Pour la Chine, il s'est préparé, et est allé sous la mission de Hudson Taylor. Il avait 23 ans.

Servant Christ comme missionnaire en Chine, il était là deux ans avant d'hériter une fortune laissée par son père, qu'il savait qu'il allait toucher à l'âge de 25 ans. Mais pour lui, les choses étaient claires. La Parole de Dieu allait le guider.

**En feu pour la Parole,
En faire à vie ma boussole.
Oui, la lire et l'entendre prêcher,
Mettre en pratique ses vérités.**

**En feu pour le Seigneur,
Je veux être enflammé pour Toi, Seigneur.**

La Parole était claire:

Luc 12:33 « vendez ce que vous possédez, et donnez-le en aumônes. Faites-vous des bourses qui ne s'usent point, un trésor inépuisable dans les cieux, où le voleur n'approche point, et où la teigne ne détruit point.»

Mat. 6:33 « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où la teigne et la rouille détruisent, et où les voleurs percent et dérobent, mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où la teigne et la rouille ne détruisent point, et où les voleurs ne percent ni ne dérobent. »

Il avait eu le temps d'y penser, et quand il est arrivé à l'âge d'avoir son héritage, Dieu lui rappela son engagement à cet effet, et c'est ce qu'il a fait. Il a écrit quatre chèques de 5000 livres, et cinq chèques de 1000 livres, tous des dons à des œuvres missionnaires et chrétiennes. Plus tard, s'étant garanti du montant exact de son héritage, fit d'autres dons, se laissant un dernier 3,400 livres en sa possession.

Rentre dans l'histoire, une personne qui va lui devenir importante. Dans sa mission, travaillant ailleurs en Chine, était une jeune femme Irlandaise, Priscilla Steward, qui avait elle aussi accepté l'appel missionnaire, après s'être convertie. Dieu, les ayant mis en contact l'un envec l'autre, ils ont clairement vu le Seigneur vouloir les unir pour servir ensemble en tant que mari et épouse.

Avec ce dernier 3,400 livres qui restait, et la date de leur mariage qui s'approchait, c'est elle qui l'encouragea, « Charlie, qu'est-ce que le Seigneur a dit au jeune homme riche de faire? « de tout vendre ». Vint donc cette réponse: « Alors, donc, nous commencerons devant le Seigneur étant clairs de tout à notre mariage. »



Priscilla Steward Studd,
1864-1929

**Celui qui met en Jésus
Une pleine confiance,
Jamais ne chancelle plus,
Complète est sa délivrance.**

**Par la foi, nous marcherons,
Par la foi, nous triomphons.
Par la foi, mon Rédempteur,
Me rendra plus que vainqueur!**

Il donna en don les derniers 3,400 livres qui lui restait, et pour commencer leur mariage, il n'avait qu'un peu d'argent, l'argent qu'il avait avant de recevoir son héritage.

Ont-ils regretté ce sacrifice? Pas une seconde! Ils croyaient dans la promesse formelle qu'ils verraient un bénéfice au centuple de tout ce qu'ils donnaient.

**Par la foi je marcherai,
En comptant sur tes promesses,
Par lui je triompherai
En tout de mes détresses.**

**Par la foi, nous marcherons,
Par la foi, nous triomphons.
Par la foi, mon Rédempteur,
Me rendra plus que vainqueur!**

De fait, choisissant de vivre d'une façon simple – même pour leur mariage, ils n'ont pas acheté d'habit de mariage, ils ont mis juste des habits qu'ils possédaient déjà – était pour eux la manifestation de ce qui comptait vraiment: pas cette vie, pas les comforts de cette vie, mais le trésor au ciel. Ce qu'ils pouvaient faire qui compterait pour l'éternité, ça c'était ce qui comptait.

Dieu a pourvu à leurs besoins, ils ont appris à vivre autant dans l'abondance, que dans la disette, et ils ont vu Dieu pourvoir par des façons inattendues et juste à temps, en nombre occasions.

Ils n'étaient pas obligés de faire ainsi. Ils ont choisi de donner tout cet héritage, et de vivre au jour le jour par la foi dans la provision de leur Dieu. Ils ont appris à être heureux, en étant pauvres aux standards de ce monde, par choix et par sacrifice personnel, pour la cause des missions, de l'avancement de l'oeuvre de Dieu.

Mais entre se fier sur cette bonne marge de manoeuvre qu'aurait pourvu leur héritage, et s'attendre à Dieu de jour en jour, il n'y a pas de comparaison. Rien qu'un exemple, d'un moment où ils arrivaient à zéro dans leur fond pour vivre, et voilà que le postier partait pour chercher la poste, et serait de retour dans deux semaines, et en dehors de cela, aucune autre communication avec l'extérieur venait. Dans la prière pour la provision de Dieu, au retour du postier, leur sac était donné, et le voilà vide, en termes de dons. Aucune des lettres n'avaient des provisions. Tournant le sac à l'envers, et secouant fort, une dernière lettre finit par tomber, dont ils ne reconnaissaient pas l'expéditeur. Voyant la signature au bas de la lettre, ils ne connaissaient pas du tout la personne: la lettre disait: j'ai reçu, pour une raison ou une autre, de Dieu l'ordre de vous envoyer un chèque de 100 livres. Je ne vous ai jamais rencontré, je n'ai qu'entendu parler de vous, et cela très peu, mais Dieu m'a empêché de dormir par cet ordre. Pourquoi Il me commande de vous envoyer ce chèque, je ne le sais pas, vous le saurez mieux que moi. Dans tous les cas, le voici, et j'espère que cela vous aidera. »

**Par la foi, nous marcherons,
Par la foi, nous triomphons.
Par la foi, mon Rédempteur,
Me rendra plus que vainqueur!**

Pour dix ans, ils ont servi en Chine, dans la bataille spirituelle pour les âmes des gens. Ils ont connu de grandes difficultés, autant que de grandes victoires.

Une de ses grandes victoires : Un homme à la fin d'une réunion, tout en arrière, a répliqué au message qui venait d'être apporté sur le texte d'Hébreu 7:25 « Il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui. » Le reste de la congrégation étant parti, l'homme disait : « ce que vous dites là, ne fait aucun sens. Je suis un meurtrier, je suis un adultère, j'ai brisé toutes les lois de Dieu et des hommes, fois après fois. Je suis un accroc confirmé de l'opium. Il ne peut pas me sauver. » Lui montrant l'évangile, il s'est converti, et non pas d'une vaine profession de foi. C'était sérieux. C'était un homme transformé.

« Je dois retourner à la ville où j'ai commis tous ces crimes, et je dois leur porter la bonne nouvelle. »

Il l'a fait, et a suscité des foules, puis les autorités locales l'ont pris pour le faire battre de 2000 coups de bambous. Étant laissé pour mort, quelques amis l'ont pris et l'ont soigné. Une fois mieux, il est retourné pour prêcher l'évangile encore. Cette fois, gêné de le faire battre de nouveau, il l'ont mis en prison, mais de là, il prêchait au gens dans la rue, à partir de sa petite fenêtre. Exaspéré de ne pouvoir le faire taire, les autorités l'ont finalement libéré.

Les Studd ne quitteraient pas la Chine pour cause de maladie (en fait, ils ont tous les deux frôlé la mort pour cause de maladie). Non, ils ne quitteraient pas à cause des difficultés de santé, mais seulement à la direction du Seigneur, ce que Seigneur donna après dix ans de services.

Ils avaient 4 petites filles, de bas âges, et ils n'avaient pas les fonds pour faire le voyage. Par la foi, ils sont retournés, avec l'aide de Dieu, en Angleterre, laissant derrière des églises de gens qui s'étaient convertis et qui continueraient pour Sa gloire.

Ils ont récupéré dans leur santé, et ont eu un ministère en Angleterre et aux États-Unis auprès de nombreux étudiants dans les écoles bibliques.

De 1900, à 1906, Dieu les conduit en Inde pour oeuvrer là. Dieu lui avait donné à coeur les Indes depuis sa conversion, et voilà, que là, l'appel était pour y aller. C'était justement, ce M. Vincent, qui lui aussi avait fait fortune aux Indes, qui lui rappelait le désir de son père, M. Edwards Studd, que son fils aille aux Indes pour prêcher l'évangile.

C'était en Inde que leurs quatre filles ont décidé de personnellement suivre le Seigneur et de se faire baptiser. Dans la présence d'autres missionnaires, il eut la joie de baptiser lui-même ses quatre filles.

De retour en Angleterre, Dieu a pourvu d'une façon spéciale pour l'éducation de leurs quatre filles; pour eux-mêmes, ils étaient sans provision, mais Dieu n'est pas limité.

Mais à l'âge de 52 ans, la santé brisée par son service en Chine, puis en Inde, le test d'un pas de plus par la foi, pour le Seigneur est venu.

Un missionnaire Allemand, Charles Kumm, lui partageait à propos des vastes régions d'Afrique où il n'y avait aucun missionnaire. Saisissant cette nouvelle, l'appel de Dieu était clair dans son coeur de son devoir d'y aller, et de former une mission pour tâcher d'aller là où Christ n'avait jamais encore été prêché.

Impossible, lui disait-on. Même son épouse n'y voyait pas la sagesse de Dieu. Il avait la santé brisé, il avait 52 ans. Mais par la foi, il était prêt à aller où Dieu le voulait, peu importe l'état de sa santé, peu importe son âge. Et il savait dans son coeur que là où Dieu voulait qu'il aille, c'était à ceux qui n'avaient jamais encore reçu la Parole de Dieu.

**Seigneur, puisque Tu mourus pour me donner la vie.
Le sacrifice de mon coeur ému serait bien trop petit.**

**J'irai où tu voudras, mais accompagne-moi.
Charge-moi autant qu'il le faudra, mais soutiens ma foi.
Défais tout lien, sauf celui tissé par Ton amour.
Oh! Jésus mon roi, je m'abandonne à Toi pour toujours!**

**Je te suivrais, Seigneur, pour vivre sous Ta croix.
Je laisse le monde et ses attractions, mes gains ne comptent pas.**

– Missionnaire David Livingston

Par la foi, il croyait fermement que Dieu ne serait pas limité par la faiblesse de sa santé et de son âge avancé. Bien au contraire, dans la faiblesse, c'est là que la puissance de Dieu serait le plus manifeste.

« ... et il m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse. Je me glorifierai donc bien plus volontiers de mes faiblesses, afin que la puissance de Christ repose sur moi. C'est pourquoi je me plais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les calamités, dans les persécutions, dans les détresses, pour Christ ; car, quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. » (2Co 12:9-10)

Il s'embarqua donc, par la foi et par obéissance à ce que lui poussait de faire le Saint-Esprit, accompagné d'un jeune homme de 21 ans, Alfred Buxton, qui était convaincu lui-aussi de suivre l'appel du Seigneur à atteindre ces âmes perdues du milieu du continent Africain.

C'était loin, c'était dans les régions dangereuses, autant par rapport aux maladies tropicales, que les cannibales. Ils étaient Anglais, la région était sous administration Belge. Jamais ils obtiendront permission, leur a-t-on dit. Jamais il aurait la santé de faire le voyage, et l'œuvre une fois rendu. Impossible, impossible, impossible, aux yeux humains.

Mais aux yeux de la foi en la toute puissance de Dieu, devant le clair commandement d'aller et de faire de toutes les nations des disciples, comment pourrait-il être incrédule et ne pas croire que Dieu ne pourrait pas les rendre dans cette énorme région, pleine de nombreuses tribus, qui n'avaient encore jamais encore même entendu le précieux nom du Seigneur Jésus-Christ.

Les yeux de la foi sont des yeux qui voient clairement. Le doute et la confusion ne vont pas de pair avec la foi en la Parole de Dieu et l'obéissance à celle-ci. Ils savaient que Dieu les appelaient à y aller, et par la foi, ils ont, pas à pas, fait tout pour se rendre jusqu'au bout du chemin qui les mèneraient où Dieu les voulait.

**Qu'il est doux de croire en Jésus,
Simplement Le prendre au mot,
Se fier à Ses promesses,
En Lui, trouver le repos.**

**Jésus, Jésus, Tendre Maître,
Que Tu es digne de foi.
Jésus, Jésus, Précieux Jésus,
Que ma foi grandisse en Toi.**

**Qu'il est bon et doux de prendre,
Sa sûre Parole, tel,
Se satisfaire à entendre,
« Ainsi parle l'Eternel. »**

Dieu travailla bien dans le coeur de Mme. Studd qui bien vite était convaincue de l'appel pour Charles d'y aller et de commencer cette oeuvre en Afrique.

Elle-même ne pouvant y aller, étant convaincue que Dieu voulait qu'elle Le serve en Angleterre pour l'organisation, et la paperasse, les lettres, etc, de tout ce qui concernait la mission. Même après avoir été déclarée invalide, et devant être au lit douze heures par jour, elle se poussait et a accompli le nécessaire pour l'organisation de la mission à partir de l'Angleterre. Dieu a appelé bien des missionnaires pour aller se joindre à l'oeuvre de C.T. Studd en Afrique. Plusieurs missions ont été établies, les églises dans les tribus commencées, les convertis formés dans les vérités de la Parole de Dieu. Et tout cela, sans que personne dans leur mission ne demande des dons. Ce n'était qu'au Seigneur qu'ils sont allés pour l'implorer à pourvoir pour tous les besoins et les fonds nécessaires. Ils se confieraient en Christ, car il est bon et doux de mettre sa confiance en Jésus, le Tout-puissant, le Sage.

Des batailles spirituelles, ils en ont vu, contre le prince de ce monde, qui n'allait pas lâcher prise de toutes ces régions enténébrées, sans faire payer le prix. Mais le prix a été payé. Les heures dans la prière, la prédication de la Parole, l'appel à la repentance et la foi en Christ avec les oeuvres dignes de la repentance, la confrontation du péché et de la tentation de ne croire que de la tête sans changer, les difficultés entre missionnaires, les attaques du diable, le besoin sans cesse de s'attarder dans la prière pour surmonter toutes les difficultés, les maladies, les épreuves, tout cela se passait à travers ces années-là. Certes, la mission qu'il établit, fort à bien des points, n'est peut-être pas le modèle en tout

point, à certains égards de doctrine, mais l'exemple en matière de foi et d'obéissance, de feu et de flamme, de soumission au Saint-Esprit, apprenons-en.

**Lui faire encor plus confiance,
Et du péché renoncer,
Mettre en Lui ma dépendance,
Soumis à Sa volonté.**

**Jésus, Jésus, Tendre Maître,
Que Tu es digne de foi.
Jésus, Jésus, Précieux Jésus,
Que ma foi grandisse en Toi.**

Son âge avançait, et il était critiqué de rester sur le champ missionnaire. Ça vaudrait la peine de lire un extrait d'une de ses lettres pour voir son coeur, sa passion, sa foi, son obéissance au Seigneur Jésus, qui l'avait poussé à rester tant que le Seigneur ne faisait pas clair de quitter. Dans cet extrait, il répond à quelqu'un qui pensait qu'il devait retourner en Angleterre.

Si je m'étais inquiété des commentaires des gens, je n'aurais jamais été un missionnaire, et il n'y aurait jamais eu une mission pour atteindre le coeur de l'Afrique. Comme Miché dit: « La Parole que Dieu me donne à dire je le dirai, » alors l'oeuvre que Dieu me donne à faire, je ferai tout en mon pouvoir pour l'accomplir ou je mourrais dans le processus.

Voyant qu'il y a une quarantaine d'année selon le commandement de Dieu j'ai quitté ma mère, mes frères, mes amis, ma fortune et tout ce qui est compris d'habitude comme étant ce pour lequel il vaut la peine de vivre, et ayant continué ainsi depuis ce temps-là jusqu'à maintenant, ayant été appelé un fou et un fanatico fois après fois, mais j'ai vécu de manière à démontrer que les conseillers de ce monde sont ceux qui sont fous, je ne crois pas que j'aimerais finir en étant apeuré à faire mon devoir par les commentaires des hommes. « Maudit l'homme qui se confie dans l'homme » ne constitue pas un très bon oreiller pour un homme

mourant, mais il y a beaucoup de consolation dans cette autre phrase: « Heureux celui qui se confie dans le Seigneur. »

Et pensez-vous que je puisse consentir à ignorer les cries de ces gens qui veulent tellement entendre l'évangile et qui ont une soif aiguë d'avoir des personnes pour les enseigner? Si je ne peux pas leur envoyer des enseignants parce qu'il n'y a pas d'enseignants à leur envoyer, et bien, je peux remplir au moins quelque peu le trou béant moi-même. Si je ne suis pas aussi efficace que les jeunes dans la force de leur âge, au moins je suis plus efficace qu'un absent, que personne. Et si d'autres ont manqué à entendre et à répondre à l'appel désespéré d'hommes pécheurs qui s'en vont en enfer, qui cependant désirent savoir comment aller au ciel, au moins ma présence peut les assurer qu'il y en a toujours quelques-uns qui, pour les sauver, comptent la vie et tout ce qu'ils ont de cher, comme n'étant rien en comparaison.

Dieu connaît tout de ma santé et de mon besoin de repos et de tout ce qui est considéré comme étant absolument nécessaire d'avoir afin de pouvoir vivre dans ces régions-ci. Je ris de joie devant le fait que je n'ai rien de tout ça, et je me réjouis à être un mort vivant avec une joie merveilleuse, afin de remplir la place que d'autres ont laissé inoccupée peu importe leur raison pour en avoir fait ainsi.

**Écoutons l'appel du Berger!
Il sait ses brebis en danger;
Il les appelle avec amour,
Espérant toujours leur retour.**

**Cherchons-les! Cherchons-les!
Savons-nous le prix d'une âme?
Cherchons-les! Cherchons-les!
Le Bon Berger les réclame.**

**Ne peut-il pas compter sur nous?
Ne voulons-nous pas aller tous
Dire à tous ceux qui sont perdus
Que nous les voulons pour Jésus?**

La conversion de bien des cannibales, d'hommes violents, débauchés, ont produit des fruits de repentance à la gloire de Celui mort pour eux. Bien de ces convertis ont payé le prix pour leur foi en Jésus-Christ. Prenons par exemple, Adzangwe, l'un des pires cannibales et leaders dans le crime, pleins de débauche. Une fois sauvé, plein de zèle pour le Seigneur, il est allé évangélisé un nombre de chefs d'autres tribus voisines, a été emprisonné pour sa foi et son témoignage, et en prison, en a amené plusieurs au Seigneur. Un autre converti a été battu pour sa foi et une fois battu s'est levé pour aller serrer la main du chef qui l'a fait battre pour le remercier du privilège de souffrir pour le Seigneur Jésus. Cela l'a fait être battu de nouveau, et après la deuxième fois, il est resté à terre pour prier pour le chef. Cela l'a fait être mis en prison. D'autres chrétiens sont ensuite allés voir le chef pour lui demander de les maltriter aussi, puisqu'ils croyaient dans le même Seigneur que l'autre.

Ce fruit, bien encourageant, ne fit pas perdre à C.T. Studd la grande soif d'aller toujours plus loin. Toujours plus loin, atteindre de nouvelles régions, de nouvelles tribus. Pas vivre pour son propre confort personnel. Vivre aussi simplement que possible, pour pouvoir maximiser son implication et son travail pour le Roi des rois, pour le Seigneur des Seigneurs, pour l'évangile et la conversion des âmes perdues. Telle était la vision de celui qui avait renoncé à la haute vie de luxe qu'il avait connue comme star national du criquet. Tel était le battement de cœur de celui qui donna en entier son héritage pour se fier plutôt à la provision au jour le jour du Seigneur.

Telle était la vision qu'il donna à ceux qu'ils formaient comme disciple. Telle était la vision qu'ont attrapée plusieurs de ceux qui s'étaient convertis, et qui eux aussi voulaient aller au-delà, pour gagner de nouvelles tribus au loin.

Le premier, en 1930, un petit homme "insignifiant", du nom de Zamu, handicapé d'un pied à cause d'un ulcer, sentit que Dieu l'appelait comme missionnaire, comme Dieu l'avait fait pour M. Studd, Bwana, comme il était connu par les africains. Il était questionné pour voir le sérieux de ses convictions d'appel.

« Et que dire de ton pied, Zamu? » « Dieu est vivant. Vint la réponse.

« La nourriture là-bas est bien différente: pas d'huile de palme, pas de sel. » « Dieu est vivant!»

« Tu risques de mourir de faim, ou d'être tué. » « Dieu est vivant! »

« Et qu'en sera-t-il de ta femme, Zamu? » « Elle viendra avec moi, Dieu est vivant ».

Oui, le Dieu de Zamu était bien vivant. Et avec foi en ce Dieu vivant, Zamu est parti à des centaines de kilomètres au sud vers des tribus ennemis. Reçu assez bien au début, surtout par la curiosité et l'étonnement suscité de voir un africain qui ne buvait pas, ne commettait pas de débauche, n'était pas colérique, etc. Mais après, les choses sont devenues assez froides quand ils ont compris que son message de repentance coupait droit dans leur désir de continuer à pécher.

Le message qu'il leur apportait, était le même que M. Studd avait apporté dans le centre de l'Afrique. C'était le même message que Christ avait apporté lors de sa venue. Ce n'est pas un message flatteur. Non, un message de profonde repentance.

**Parmi la foule, les invités,
Quel est devant la porte,
L'homme qui vante les qualités
Et les vertus qu'il apporte?**

**Ref. Viens sans mérite, Sans autre gage,
 Qu'un très profond repentir au coeur.
 Non comme un sage, Non comme un juste,
 Mais comme un simple pécheur.**

**À ceux qui disent, comment donner
Le prix qui nous rachète?
Notre évangile répond: Venez,
Simplement tel que vous êtes.**

**Jésus accueille le péager,
Et la samaritaine,
L'âme accablée, le coeur chargé,
Tous ceux que lie une chaîne.**

**Entrez coupable, fuyez le sort,
Que le péché mérite.
Car pour l'injuste, le Juste est mort,
Et notre entrée est gratuite.**

Zamu et son épouse seraient bien morts de faim, abandonnés et rejetés par ces gens qu'ils essayaient de gagner, mais le frère du chef se convertit et l'aida en partageant sa nourriture avec lui et son épouse. À partir de ce premier missionnaire africain, la vision missionnaire s'est multipliée dans le cœur des autres convertis, et d'autres sont allés pour le rejoindre dans son oeuvre. D'autres sont partis pour atteindre d'autres nouvelles régions et d'autres tribus. Cette vision missionnaire qui fit partir C.T. Studd pour l'Afrique, s'est perpétuée chez les Africains convertis pour se propager dans le continent. Certes, peu en pourcentage ont accepté de se convertir, de se repentir, mais pour les quelques-uns le faisant, quelle gloire à les atteindre avec l'évangile !

Cette vision missionnaire, elle est biblique, et elle est de jour. Il y a encore des régions qui n'ont jamais entendu. La passion à partager sa foi, C.T. Studd l'avait autant en Angleterre, quand il y était, qu'en Afrique. Cette passion pour les millions, ça commence par une passion pour l'âme du voisin. Cette passion commence, une âme à la fois. L'avons-nous cette passion, cette compassion? Que ceci puisse être notre prière:

**Oh, mets une âme sur mon cœur,
Seigneur, je veux l'aimer.
Pour Toi qui aimes le pécheur,
Je voudrais la gagner.**

**Seigneur, mets Tes paroles en moi,
Conduit par Ton Esprit.
Je voudrais parler de la croix,
Où pour elle Tu souffris.**

Les dernières quelques années de sa vie, malade, fatigué, épuisé, C.T. Studd entreprit et s'acharna sans repos à finir ce qui lui était tellement

chère au coeur: de traduire la Parole de Dieu en Kingwana, une langue marchande, une langue simple, de commerce, que nombreuses tribus connaissaient pour le commerce entre tribus. La Parole de Dieu avait été traduite en certaines langues tribales, mais combien de tribus n'avaient encore rien de la Parole de Dieu écrite.

Cela pesait tellement lourd sur son coeur. C'est la Parole de Dieu dont l'homme a besoin, partout où l'homme est sur cette terre.

**Oh, la Parole pour le monde, oui, pour le monde entier,
Oh qui paiera le plus grand des coûts, que tous y aient accès ?**

Oui, C. T. Studd était prêt à payer le plus grand des coûts pour leur donner la Parole de Dieu en Kingwana. Il se donna donc corps et âme au travail de traduire la Parole de Dieu et réussit à aboutir. Il finit le Nouveau Testament. Il paya le coût parce que, pour ainsi dire, le Nouveau-Testament le finit aussi, car quelconque force qui lui restait y était passée au complet dans ce projet si important. Il réussit aussi à traduire les Psaumes et un peu des Proverbes, avant que le Seigneur ne le rappelle.

Cet homme, né en 1860, converti en 1878, dédié à Christ en 1884, s'est donné jusqu'à la fin, sans relâche, jusqu'à sa mort en 1931, à Ibambi, au Congo. Que de souffrance à la fin, mais oh quelle joie d'avoir fini sa course fidèlement, sans que sa passion ne diminue d'un iota. Il ne regrettera jamais s'être donné à Christ et de l'avoir suivi, pas à pas, par la foi et l'obéissance, pour accomplir ce qui avait été dit d'être impossible.

Son épouse est décédée trois ans avant lui. Les derniers dix-huit ans de sa vie, il n'avait vu sa femme que deux semaines, lui étant en Afrique et elle en Angleterre pour organiser la mission. Elle avait réussi à faire le voyage une fois pour voir la mission. Ce sacrifice, d'être si loin de l'un de l'autre, ils l'ont fait, non par plaisir, mais pour la grande commission, pour le Seigneur Jésus-Christ, pour la cause de l'évangile et leur désir brûlant de faire tout en leur pouvoir de le faire connaître aux millions qui ne l'avaient jamais encore entendu. Non, ils n'avaient pas abandonné leur responsabilité familiale, et aussi Dieu leur donna leurs quatre filles, et leurs quatre gendres, en temps et lieu, à Le connaître, à Le

servir. Ils avaient été fidèles à bien éléver dans le Seigneur leurs filles quand ils les avaient encore dans leur foyer, et pour la suite, ils ont confié leurs filles et leurs familles respectives au Seigneur pour ce qui concernait chacun. Le dernier à décider à vraiment suivre le Seigneur fidèlement, un de leur quatre gendres, le fit finalement l'année où C.T. Studd est décédé. Dieu est fidèle, il vaut la peine de Lui obéir et de s'attendre à Lui.

Quel héritage ! Un héritage qui a continué, une fois que M. et Mme Studd ont passé de ce monde à leur héritage céleste. La mission a continué. Des missionnaires se sont ajoutés. Dieu a pourvu les fonds nécessaires. L'évangile pour ceux qui n'avaient jamais encore entendu était toujours aux coeurs de ceux qui ont répondu à l'appel avec les Studd. L'oeuvre des Studd n'était pas l'oeuvre des Studd. C'était l'oeuvre de Dieu. L'oeuvre des Studd était fidèle à la Bible en bien des points. Pas en tout point, mais apprenons des points où ils étaient fidèles. Et cela, sans contredit, est le degré brûlant de dévouement, de foi et de simple obéissance à la grande commission donnée par le Seigneur Jésus-Christ.

Nous aussi, prêchons l'évangile, partout où nous sommes, mais cherchons particulièrement à oeuvrer pour atteindre ceux qui n'ont jamais encore entendu !

Chrétiens, qu'en est-il de nous? Sommes-nous endormis? Sommes-nous ralents, soit par manque de foi, par manque d'obéissance, par manque de passion, par manque d'amour, pour notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ? Ou faisons-nous vraiment le maximum, pour vivre pour les choses éternelles?

Peut-être vous n'êtes pas encore converti? Venez à moi, vous dis Jésus. Sans tarder, repentez-vous sincèrement et tournez-vous au seul Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ.

Pour nous qui sommes déjà venus au Seigneur, faisons quelque chose avec ce qu'on entend aujourd'hui de la Parole de Dieu.

Est-ce que Dieu nous appelle à prêcher la Parole? À être missionnaire? À apporter l'évangile dans de nouvelles régions? Cherchons-nous la face de Dieu à cet égard?

«Qui enverrais-je? Qui ira pour nous?», demande encore le Seigneur Dieu tout puissant.

Notre réponse, est-elle comme celle d’Esaïe: « Seigneur, me voici, envoie-moi. » ?

Oh, la Parole pour le monde, oui, la Parole de Dieu.

Oh, qui ira jusqu’au bout du monde, pour la Parole de Dieu?

Oh, la Parole pour le monde, oui, pour ce monde perdu.

Oh, qui paiera le plus grand des coûts, pour le Seigneur Jésus?

Oh, la Parole pour le monde, oui pour le monde entier,

Pour ce, il faut d’ici jusque là, La croire et L’observer.

Livres et ressources consultés:

C.T. Studd, Cricketer & Pioneer, par Norman Grubb. CLC publications, 1933.

<http://www.wholesomewords.org>